

ALLEMAGNE

Automne 1943 - Printemps 1945

=====

L'Enfer des Camps Nazis

.....



Robert DENERI (x4)
Texte révisé le 13/3/95

INTRODUCTION

Il aura fallu cette longue conversation apéritive avec des cocons de **SCHÖNEBECK** un certain 1^o octobre 92, à CHENONCEAUX, puis une récente rencontre avec l'ami RAIBAUD, pour que je réalise que la promo n'était pas tellement au courant de mes mésaventures en **ALLEMAGNE**.

Il est difficile de raconter en quelques pages plus de 15 mois de détention, et je commencerai par citer notre Ancien, Georges **THIERRY d'ARGENLIEU** (Géné Kommiss de la 39 - auquel je dois doublement la vie) qui, compte tenu de son action dans la Résistance et du grand nom qu'il portait fut, à maintes reprises, sollicité de faire des conférences sur les Camps de Concentration. Il disait, en gros, "Je veux bien vous parler des Camps, mais je n'ai pas le droit de le faire, car je suis une **ANOMALIE**. Le système S.S. était fait pour nous démolir moralement et physiquement, et, pourtant, je suis passé à travers donc je ne représente pas le Déporté lambda".

Il avait raison. Pour tenir, il fallait, bien sur, être jeune, costaud, si possible habitué à l'effort physique. Il valait mieux être célibataire afin de ne pas être moralement sapé par les soucis familiaux. Il fallait avoir un moral à toute épreuve, et tous les rescapés vous diront comment on savait lire dans les yeux de son voisin de lit ou de travail, qu'il ne passerait pas la journée : celui qui doutait, le matin, avait déjà, en fait lâché la rampe, et nous savions que nous aurions à ramener son corps, le soir, car il ne devait manquer aucun "häftling", mort ou vivant , à l'appel.

Mais toutes ces caractéristiques ne suffisaient pas. En plus, il fallait le "pot" pour passer hors de tous les coups durs, pour ne pas être, tel jour, dans le kommando dont le kapo, fin saoul, décidait de tuer les Français ou les Belges ou les Moldo-Valaques - pour ne pas être dans le *steinbruchkommando* (la carrière) où l'on crevait écrasé par les blocs de granit - pour ne pas partir dans des *aussenkommandos* dont les *stücke* passaient régulièrement au lance flamme (les *stücke* , c'était nous : même plus des êtres humains, simplement des pièces, des numéros) - plus simplement pour éviter les piqûres faites dans la cour par des infirmiers bidon - plus simplement encore pour ne pas rater la distribution de nourriture - pour ne pas se faire battre à mort, sans aucun motif par d'autres déportés, russes, polonais , tchèques ou allemands.

Impossible d'énumérer ce qu'il faudrait mettre dans ce grand dossier des survivants, mais d'**ARGENLIEU** avait trouvé le bon mot : nous sommes des **ANOMALIES**.

Alors, si dans ce que je vais vous raconter, des choses vous paraissent impossibles ou incroyables, pensez bien à ce qu'a dit notre Ancien : si nous sommes là, c'est parce que, pour des raisons inconnues de nous, nous avons vécu des événements impossibles et incroyables en n'y laissant qu'une partie de notre santé, mais pas la Vie.....ni le Moral.

Jean RAIBAUD m'a demandé de parler de la **MARCHE de la MORT**. Cela, c'est pratiquement la fin de l'aventure, et je crois qu'il est préférable que je raconte l'ensemble de cette tranche de ma vie, ne fût-ce que dans le but de laisser à mes enfants et petits enfants quelques traces d'une histoire que je ne leur ai jamais racontée.

LA PRISON

Nous fûmes quelques quarante cocons de la 43 , à quitter PARIS, le 3 septembre 1943, si mes souvenirs sont exacts. Après un voyage sans histoire et un passage à **DESSAU** et **BERNBURG**, nous fûmes répartis en quatre groupes appelés à travailler dans des villes où "résidaient" déjà une centaine d'X. Pour ma part, je me suis retrouvé avec **BUDIN**, **DURU**, **POUZET** et **VAN BOXSOM** à **ASCHERSLEBEN**. Je ne sais plus comment ni pourquoi nous fûmes affectés à tel ou tel bureau, toujours est-il que je me retrouvais, seul Français et, même, seul étranger à l'AVArmi Gesta. (Si quelqu'un se rappelle de la signification ?? = A.V était pour Arbeitsvorbereitung et Ge pour Geheim, mais quid du reste ?)

Vie classique en baraque pendant un peu plus de quatre mois - puis la tuile monumentale : l'arrestation, au bureau, un certain 18 février 1944. Longue altercation entre mes "chefs" qui, visiblement tentaient de me défendre, et les policiers qui, finalement me ramènent à la baraque et fouillent mon casier, où, ravis, ils trouvent mon uniforme d'inté qu'ils m'invitent à revêtir. La fouille cesse immédiatement et l'on me conduit, menotté, au poste de police. Il se trouve que **VAN BOXSOM** , malade, est couché au second étage de son chalit, et assiste à la scène sans que les flics le voient. Dès mon départ, il vide mon armoire de tout ce qui pourrait être compromettant, vide la sienne et alerte tous les occupants de la baraque qui, eux aussi, font le ménage dans la soirée. Je crois que la perquisition de notre chambre n'eut lieu que le lendemain ou le surlendemain ! ! ! !

Commence alors le chapitre interrogatoires et prisons..... Interrogatoires pendant un peu plus de deux semaines. Rien à voir avec les interrogatoires gestapistes décrits dans les livres ou films sur la Résistance. Mes camarades de camp m'ont raconté leurs tortures physiques endurées à LYON, ou à PARIS rue des Saussaies ou avenue Foch. Non, rien de tout cela. Un ou deux inspecteurs portant l'un la tenue de S.A et l'autre celle de S.S. se sont relayés pour me faire dire par l'intermédiaire d'un interprète (flamand d'abord, allemand ensuite) des banalités sur ma vie d'étudiant, et, ce qui m'inquiétait beaucoup plus pour m'interroger sur ma famille. Moins de dix jours après mon arrestation, ils m'ont indiqué les noms, grades et fonctions des membres de ma famille qui servaient ou avaient servi dans l'Armée. Belle et inutile efficacité, car cela ne changeait rien à mon problème (j'ajoute que mes parents n'ont jamais été inquiétés ni même questionnés par la police française ou allemande). On a beaucoup parlé de mes opinions politiques et patriotiques, et, finalement, assez peu des problèmes qui me faisaient très peur et auraient, sans doute, inquiété n'importe quel cocon dans les mêmes circonstances : accusation de sabotage (plans erronés ?) - ou de propagande (le courrier ?, ou bien mon brillant hymne à l'espoir, intitulé " *Attendre* " et dont le flic m'a dit qu'il était très injurieux et avait été traduit dans toutes les langues parlées au camp ?) - ou tout autre motif de provocation. J'ai, pendant ces deux semaines, subi un feu roulant de questions posées avec ou sans passion, avec ou sans paires de gifles, et avec, comme seule torture physique, à deux reprises, l'obligation de me tenir à genoux , les rotules reposant sur une règle. Mais, finalement, on ne m'a signifié aucune accusation précise, et le 8 ou 9 mars, on m'a embarqué, toujours en tenue d'inté vers la prison d'**ASCHERSLEBEN** où je suis resté jusqu'au 31 juillet 1944.

Les trois explications que j'ai eues, après mon retour en FRANCE sont :

- par des cocons : les flics auraient dit aux "X" d'**ASCHERSLEBEN** qu'ils avaient arrêté leur chef de réseau

- par mes parents : un service du Ministère des Prisonniers a écrit que j'avais manifesté des sentiments hostiles vis-à-vis de l'Allemagne et que j'étais en prison dans le " *domaine de la Gestapo* ".

- par l'Ecole : un service du Ministère de l'Industrie a écrit au Gouverneur, en gros, la même chose, en indiquant que mon cas était grave, que je serai jugé par la **Gestapo** de **BERLIN**, et que je serai défendu par un certain Maître d'**ANDREA** avocat à **MAGDEBOURG**.

Bien entendu je garde ces deux lettres comme des " Reliques ".

Je n'ai jamais vu d'avocat. Si j'ai été jugé, je n'ai pas assisté au procès, mais j'ai tiré cinq mois et demi de prison, en cellule. Par **DURU**, les cocons m'ont fait passer du linge propre, et, parfois, le gardien m'autorisait à descendre et à aller jusqu'à la porte de la prison. Là par la porte entrebâillée, je voyais Lucien **DURU**, mais je ne pouvais lui parler qu'en allemand, quelques minutes, devant le garde. A chacune de ses visites j'étais regonflé pour quelques jours et je redis un grand merci aux Cocons qui m'ont ainsi soutenu. Sinon dans la solitude de cette cellule qui mesurait environ deux mètres sur trois, quel ennui mortel - troublé une première fois par la présence d'un soi-disant déserteur balte (un mouton ?) et, une autre fois par la présence, pendant quelques jours d'un autre Français, non X, arrêté après moi et qui a attendu un peu avant d'avoir "sa" cellule. Combien de fois ai-je tambouriné à grands coups de poing contre cette maudite porte d'acier !

Il me faut signaler que les gardiens, tant au poste de police qu'à la prison centrale étaient intrigués - dirais-je de façon respectueuse ? - par l'uniforme noir les boutons dorés et le filet rouge du pantalon d'inté, symboles chez eux d'un gradé élevé ?

Un moment d'embellie : le 6 juin 44. Nous étions 4 à tourner en rond dans une petite cour de 5 ou 6 mètres de coté, pour la promenade bi-mensuelle. Sur un des quatre murs, au ras du sol, un soupirail qui éclairait les caves. Dans les caves, des femmes, prisonnières, faisaient la cuisine pour les prisonniers et pour le personnel de la prison, ce qui les amenait à se trouver, tôt le matin, sous l'aile du bâtiment où résidait le directeur de la prison, un ridicule petit gros bonhomme (genre Francis Blanche). Dans la nuit, les filles avaient entendu la radio que le directeur avait mise en marche pour suivre l'évolution du débarquement, et, le matin, elles se sont empressées de transmettre la nouvelle aux prisonniers à travers le soupirail, en allemand, en polonais et en un français presque correct qui devait émaner d'une flamande ou d'une luxembourgeoise. Ce fut une matinée de folie dans la prison, chacun hurlant son hymne national, et les gardiens étant incapables de faire taire tout ce beau monde. Bien sur, après quelques instants d'exaltation, il a fallu vite déchanter, et après mûre réflexion je décidais que la libération interviendrait un mois plus tard, au mieux.....**Je m'étais trompé de près d'une année.**

Le 31 juillet, 165 jours après mon arrestation, la porte de la cellule s'ouvre brutalement, avec les " *los, los* " habituels, et je me retrouve dans le bureau du directeur, avec l'autre Français (il s'appelait Robert, comme moi, alors je vais le baptiser Pierre, pour faciliter le langage). Sont là, le directeur, deux gardiens et trois bonshommes vêtus de cuir noir, dont il est inutile de demander la profession ni les titres. La **Gestapo**. Bien lentement pour que je comprenne et pour que je traduise à Pierre, on me dit qu'il faut signer les papiers étalés en plusieurs exemplaires sur le bureau. Tout est caché sauf le coin, en bas à droite où il faut signer et là je vois que la date est précédée de **BERLIN** le....Je demande humblement ce qui se passerait si on ne signait pas, et reçois la réponse que vous imaginez. Nous signons donc, et on nous donne cinq minutes pour remonter dans nos cellules chercher nos affaires (quelles affaires ?). Le gardien de l'étage, un sadique, est hilare et nous dit " *Franzose Kaput* " en se passant la main sur le cou. Pierre me dit : tu crois qu'ils vont nous descendre ? Je l'ai

rassuré, sans l'être vraiment moi-même, mais j'avais pu entrevoir sur l'un des papiers que nous venions de signer, une fin de paragraphe manuscrite, "*bis auf weiteres*". Avec mon faible allemand j'avais traduit " jusqu'à nouvel ordre ", mais après tout, cela voulait peut-être aussi dire, en allemand juridique " jusqu'à ce que mort s'en suive ". Depuis mon retour, je n'ai jamais cherché à élucider ce problème et cela n'a plus aujourd'hui, aucune importance.

Et c'est la fin du chapitre " **PRISON** ".

Camp de concentration de

ORANIENBURG - SACHSENHAUSEN

Partis à pieds de la prison, nous avons emprunté divers moyens de locomotion, train, puis fourgon cellulaire en "ramassant" dans diverses villes des détenus jusqu'à former un groupe de près de 100 personnes qui furent enfermées un soir de début d'août dans la prison de **POTSDAM**, dans une sorte de grenier au dessus du poste de garde (le *Praesidium*). Grosse majorité de gens de l'Est, mais aussi quelques belges et hollandais, tous **N.N** . (*Nacht und Nebel* = *Nuit et Brouillard*) se sachant condamnés à mort, et montrant un courage étonnant. L'un d'eux était un magistrat vivant près de la frontière française, et, lorsque j'ai passé les dix premières années de ma vie professionnelle dans le NORD de la FRANCE, j'ai pu contacter sa famille et indiquer comment il avait vécu ses dernières heures.

A une cadence assez rapide, les prisonniers étaient appelés deux par deux, et bientôt, il ne resta plus dans ce grenier que Pierre et moi, pas très rassurés, il faut bien le dire. Longue attente, puis la porte s'ouvre sur des S.S. et des Gestapistes amenant une nouvelle fournée et qui se montrent très étonnés de ne pas trouver la salle vide....Bien entendu, nous n'avons aucun papier sur nous, et nous usons et abusons du "*nichts verstehen*". On nous sort de là et on nous met dans un bureau, où nous resterons quelques heures.

Visiblement il y a eu, à notre égard, erreur d'orientation, mais personne ne veut se mouiller et on choisit la solution simple consistant à nous faire discrètement disparaître de la prison, sans formalité écrite. Nous rejoignons alors dans la cour, un groupe de 15 individus enchaînés et partons pour une destination inconnue qui s'avérera être le camp de concentration de **ORANIENBURG-SACHSENHAUSEN** (en abrégé **SACHSO**). La traversée de **BERLIN** en métro nous réjouit car, sans doute pour nous éviter un contact avec la population civile, les S.S. vident, avec une brutalité incroyable les occupants d'un wagon ! ! ! ! Puis nous prenons le train dans une grande gare qui vient d'être bombardée et nous descendons à **ORANIENBURG**, où il ne reste que quelques kilomètres à faire, à pied, pour rejoindre le camp. C'est là que nous apprenons ce qu'est vraiment le coup de pied au c....et le *gummi*.

Une fois la porte franchie, nous stationnons quelques heures en plein soleil, en attendant qu'un kapo veuille bien s'occuper de nous. Je m'entends apostropher, en français par un effrayant fantôme vêtu du pyjama gris et bleu qui tient à peine debout, et qui, ayant repéré l'uniforme, me crie " Eh toi, le Polytechnicien n'es-tu pas pas fou d'avoir le sourire aux lèvres . alors que tu pénètres en enfer ? " (sic). Je réponds simplement que rien ne peut être pis que la crainte d'être exécuté, que les six mois que je viens de passer en prison et que je suis heureux de ne plus avoir froid, de voir la lumière du jour et de pouvoir parler avec quelqu'un. Quelle erreur de ma part ! ! ! J'ai appris par la suite que l'homme qui m'avait interpellé était un *musulman*, terme employé dans tous les camps pour désigner ceux qui étaient au bout du rouleau, incapables de faire le moindre effort même si on les frappait et qu'il était, par conséquent inutile de nourrir plus longtemps. Celui-là c'était Pierre **CHAUTEMPS**, frère ou cousin de l'ancien Président du Conseil, qui, effectivement

est mort deux semaines plus tard, le 15 août 44.

SACHSO est construit en demi-cercle. On entre par un porche situé au centre et on découvre la place d'appel, rigoureusement semi-circulaire, puis toutes les allées radiales qui desservent les baraques. Du bâtiment des S.S. qui constitue l'entrée, on surveille donc parfaitement la cour d'appel, mais aussi toutes les communications entre baraques. A la limite un seul poste de guet suffirait, mais en fait, il y a de nombreux miradors le long des barbelés électrifiés qui clotent le camp. Exceptions à cet arrangement radial : à gauche le *Revier* (infirmerie) où il valait mieux ne pas mettre les pieds; à droite un petit camp dans le grand, clôturé et gardé : une baraque de quarantaine et une baraque de la *strafkompanie*.

Tous les arrivants doivent passer à la quarantaine qui n'a rien de médicale, mais qui est à la fois disciplinaire et éliminatoire pour les détenus trop faiblarde. C'est l'enfer du travail forcé et de la promiscuité sous la houlette d'un kapo, absolument fou, que l'on appelait le jockey, et qui sera abattu par les détenus russes lors de la libération. Pierre et moi y passons une dizaine de jours. Dès l'arrivée on est dépouillé, (c'est la disparition de l'uniforme d'inté qui a peut-être été récupéré par les Russes lors de la libération du camp neuf mois plus tard ? ?) intégralement rasé, passé au jet d'eau puis on nous met une sorte de cresol malodorant sur les estafilades faites par les pseudos coiffeurs et leur coupe-chou ébréché et enfin on nous rhabille avec les fameux pyjamas rayés bleu et gris, un vague caleçon, pas de chaussettes mais des *fusslappen* et des godillots ou des sabots; un béret (*mutze*) complète l'uniforme sur lequel il faut coudre à l'aide d'une aiguille et de fil qu'on nous prête pour quelques instants, deux bandes de tissu (une à hauteur de la poche droite du pantalon, l'autre sur la veste à hauteur de poitrine à gauche) et tout cela se passe " en continu ", au défilé " sous les coups de matraque, et malheur à celui qui traîne. Enfin on défile devant le préposé à l'*arbeitstatistik*, déporté généralement allemand, généralement droit commun, généralement vieux briscard depuis 1934 ou 35. Lui, tient le registre matriculaire et décide des affectations dans les kommandos de travail du camp central ou dans les " *aussenkommandos* " parfois fort éloignés du camp. Pour notre petit groupe il y a un problème : 15 hommes figuraient sur la liste d'entrants, alors que nous sommes 17. Qu'à cela ne tienne on nous affecte malgré cela un numéro (je serai le 8 7 1 8 9 F - F pour Français, inscrit en noir sur fond rouge - rouge pour politique). Ma profession, sottement déclarée, d'étudiant fait rigoler tous les kapos et je suis désigné pour un kommando de carrière. Pierre, passé derrière moi, a eu le temps de réagir, se déclare cuisinier et fera toute sa captivité comme cuisinier d'une compagnie de S.S., en dehors du camp. Je l'ai vu, à PARIS, en 1946, il ne se plaignait pas trop de sa captivité, et m'a avoué qu'il savait à peine faire cuire un oeuf lorsqu'il s'est déclaré cuisinier. Quant à moi je subis la quarantaine et diverses corvées (déchargement de péniche de sable et de briques au bord du canal, toujours au pas de course et pendant dix ou douze heures).

Le plus dur à supporter, à trois reprises, fut. . . . le manque de corvée. Je rejoignais alors les gars de la *strafkompanie* et partageais leur punition quotidienne : 40 kilomètres à pied dans la journée, le long du périmètre de la place d'appel. Donc : le diamètre, en ligne droite sur sol goudronné, puis le demi-cercle qui était interrompu par sept fosses à traverser au pas cadencé. Chacune contenait un matériau différent : eau, sable, charbon, gravier, blocs de béton etc.,...Le but était de briser des chaussures neuves destinées aux soldats de la Wehrmacht. En sortant du petit camp, on enlevait sabots ou godillots et on prenait à la volée, deux chaussures qui le plus souvent n'étaient pas appareillées. Ce n'est guère commode de marcher avec deux chaussures gauches, l'une de pointure 40, l'autre de 44 !!!

Cinq heures de marche le matin, une demi-heure de pause, et cinq heures l'après-midi. Si l'on flanchait on avait droit à un *rucksack* de 10 kg ou de 20 selon l'humeur des kapos. Il fallait aussi chanter n'importe quoi dans n'importe quelle langue. Le déchet lors de ces marches était assez effrayant, mais j'y ai vu aussi des types extraordinaires de courage,

voire de morgue comme ces 8 anglais, des **S.O.E.** qui n'obéissaient pas aux kapos, et attendaient que leur chef, le lieutenant **GODWIN**, sorte des rangs et répète le commandement en anglais pour obéir enfin et rentrer dans la baraque. (**S.O.E.** = Special Operations Executive, officiers généralement britanniques, mais aussi américains, français et surtout canadiens parachutés en Europe Occupée pour des Missions allant du renseignement au sabotage, en passant par la formation et l'encadrement des résistants français et, surtout, de leurs radios - ils ont préparé le débarquement, et payé un lourd tribut à la Résistance, comme en témoigne le Monument élevé à leur mémoire à **VALENCAY** -Indre). Si vous trouvez le livre (en anglais, seulement), appelé " *The GODWIN Saga* " lisez-le. J'ai pu parler à **GODWIN** et lui demander de donner aux "alliés" qui se trouvaient en quarantaine le surplus de nourriture dont eux, Anglais disposaient grâce à la Croix Rouge. Jusque là ils le donnaient aux Russes ou aux Polonais car ils avaient peur de vexer les Français (sic) en leur faisant aumône de nourriture. **GODWIN** et ses camarades ont été abattus en février 1945 non sans avoir tué, avec les moyens du bord, quelques uns des S.S. qui venaient les chercher pour les conduire au mur d'exécution.

Administrativement, je ne figure pas sur le registre d'entrée à **SACHSO** à cause de, ou grâce à l'erreur d'aiguillage à **POTSDAM**. Le **S.I.R.** (Service International de Recherches, sis à **AROLSEN**) qui détient le fichier de 50 millions de personnes déplacées en Allemagne entre 1939 et 1945, m'a envoyé copie de ma fiche. Séjour en prison, condamnation par la **Gestapo** y figurent bien, puis il est écrit : " a été vu en septembre 1944 au camp de concentration de **SACHSENHAUSEN**, kommando de **TREBNITZ** - convoi du 6 février 45 vers **FLOSSENBÜRG**". Il est vrai qu'une partie des registres a été brûlée par les S.S. en avril 1945, et que beaucoup de camarades ont eu du mal à faire établir leurs papiers, mais c'est amusant de voir qu'on peut être "sorti" d'un camp sans y être "entré". Je ne sais pas à quoi Pierre et moi avons été condamnés, mais l'erreur de **POTSDAM** a fait que nous avons été noyés dans le magma des camps, que personne ne nous a jamais retrouvés, et que, finalement, nous sommes rentrés vivants tous les deux. Il y a eu une faille dans la mécanique allemande.

Je ne sais si je suis resté 10 ou 15 jours au camp central, mais on m'a extrait de la quarantaine un certain vendredi, pour me conduire, en camion à **TREBNITZ**, petit bled situé près de l'**ODER**, côté allemand. Le Kommando était implanté le long d'une route entre **TREBNITZ** et **WULKOW** et comportait peu de baraques. Il n'avait aucune administration propre et dépendait de **SACHSO** via ce fameux camion, qui, chaque vendredi, transportait hommes et matériel. Nous étions moins de mille dans ce kommando, et, lors de mon arrivé, il n'y avait que deux francophones un avocat français, **Lucien**, et un étudiant belge **Paul**. **Paul** ne se portait pas trop mal et sa bonne connaissance du flamand l'amenait à vivre avec un petit groupe de hollandais et de luxembourgeois. **Lucien**, déjà squelettique, avait été adopté par une vingtaine de costauds norvégiens qui, bien ravitaillés par leur Croix Rouge, et solides de nature (ils étaient presque tous bûcherons et avaient tenu un maquis avec des S.O.E.) ne souffraient pas trop de la captivité. J'ajoute que faute d'armoire, il leur fallait consommer, pratiquement dans la journée, sinon dans l'heure, tout colis de ravitaillement reçu, ce dont ils étaient incapables, et avec le reliquat de ces colis nos amis norvégiens achetaient plus ou moins la bienveillance des kapos. Bien sur, ces Norvégiens m'adoptèrent en tant que compatriote de **Lucien** et, tant que nous étions cantonnés dans notre coin de baraque, nous n'étions pas trop malheureux. Nous disposions dans ce kommando de chalits triples où l'on couchait à six, donc deux par place, avec une couverture à se partager. En été c'était correct, mais dès l'hiver le manque de chauffage dans ces dortoirs dont aucune fenêtre n'était munie de carreaux laissait pénétrer un froid glacial qui nous empêchait de dormir. **Lucien** et moi occupions le même lit, cerné par des Norvégiens ce qui nous évitait les attaques

des russes, polonais ou tchèques toujours prêts à voler vêtements ou chaussures, ou le petit bout de pain que l'on gardait pour grignoter avant de s'endormir.

Dès que l'on sortait de la baraque, plus de protection, au contraire. Toutes les corvées étaient bonnes pour les deux Français, y compris celle que vous imaginez aisément. Il n'y avait pas de lavabo dans les baraques et on se lavait, si l'on pouvait, à quelques robinets extérieurs, tant qu'ils n'étaient gelés. Il y avait, pour l'ensemble des baraques une espèce d'abri en bois, long d'une quinzaine de mètres et supporté par quelques pieux en bois. Pas de murs du tout : c'était l'hotel des courants d'air. Sous cet abri une longue planche horizontale, percée de nombreux trous circulaires, posée à la hauteur adéquate servait de siège de toilettes. Trente ou quarante individus satisfaisaient donc leurs besoins simultanément et l'on faisait la queue pour accéder, après l'appel, à cet endroit de délices que l'on atteignait en franchissant sur quelques planches mises bout à bout, le résultat de débordements trop fréquents. La corvée de nettoyage incombait toujours aux occidentaux.

Entre les deux appels journaliers, qui duraient chacun d'un quart d'heure à trois heures, suivant l'humeur du *scharführer* (sergent-chef dans la S.S.), on partait en *arbeitskommando*, et là il fallait bien viser. Les bonnes planques étaient réservées depuis sans doute de longs mois, et on ne pouvait qu'espérer une absence pour maladie ou un besoin de main-d'oeuvre supplémentaire passer pour tenter d'en bénéficier. Alors il fallait siouxer pour tomber dans le moins mauvais des kdos. J'ai fait un tas de petits boulots que j'ignorais, d'autres où je me sentais plus à l'aise (quelle planque de monter l'électricité dans une baraque neuve....et ça durait...) mais j'ai surtout travaillé à la carrière de sable, comme on me l'avait promis dès le départ. Impossible de décrire l'univers de cette carrière, où il fallait travailler en parfaite cadence avec tous les détenus échelonnés en hauteur et pelletant à l'aveuglette. Comme j'ai pu maudire les russes, polonais, tchèques et autres races de brutes stupides. Mon pire souvenir : travailler toute la journée en étant en ligne de mire des S.S. dont le poste surplombait l'excavation de la carrière. L'un s'était amusé à me mettre en joue pour me faire aller plus vite, et il a passé la consigne à la relève. C'était d'autant plus stressant que le jeu classique des S.S. consistait à mettre en joue un détenu et à l'amener à s'écarter du droit chemin pour pouvoir tirer en prétextant une tentative d'évasion. Mon meilleur souvenir, c'est le jour où l'on a attrapé le chien du propriétaire de la carrière et où, avec l'accord tacite des S.S. on l'a fait griller et partagé entre nous tous. Cela faisait un bien petit morceau, mais plusieurs d'entre nous n'avaient pas mangé de viande depuis un an.

Vaille que vaille, l'été s'écoule, avec relativement moins de décès que dans le camp central. Mais les Russes avancent et des kommandos, situés plus à l'Est que nous, commencent à se replier. Le kommando de **KUSTRIN** se situait aussi le long de l'**ODER**, mais côté **POLOGNE**. Il y avait là près de 400 détenus dont une bonne moitié de Français, arrêtés dans les maquis alpins et surtout lors du franchissement de la frontière espagnole. Ils avaient imposé par la force d'abord, par leur équité ensuite, un mode de vie supportable dans leur kommando. Chacun avait la même ration de nourriture, sauf les malades qui avaient priorité, chacun pouvait et devait se laver, les corvées étaient bien réparties etc,...Les S.S. dubitatifs au départ, avaient cautionné par la suite cette mainmise des Français qui arrangeait tout le monde. A l'approche des Russes tout le kommando partit à pied vers le camp central de **SACHSO**, mais un petit nombre fut détourné vers **TREBNITZ**, où je les vis arriver un soir de la fin novembre ou début décembre. Ils étaient une centaine dont 58 Français, proprement vêtus en pyjamas récemment lavés, qui entrèrent dans le camp sans se mettre au pas, et sans enlever leur mütze. Immédiatement l'encadrement de **TREBNITZ** entra en transes et kapos et S.S. entreprirent de faire leur éducation à ces *häftlingen* qui se prenaient pour des

proeminenten. Ils ont passé la nuit à crapahuter dans ce que vous imaginez et ont gardé un souvenir abominable de la réception. Ils nous ont soulagé, car pendant la semaine qui a suivi, ils étaient repérables par la propreté de leur pyjama et se faisaient épingle pour toutes les mauvaises corvées. Mais que ce fut dur pour eux, qui venaient de passer plus d'un an dans un kommando très supportable que, de surcroît, ils dirigeaient pratiquement ! ! ! !

Les Allemands préparaient une ligne de repli derrière l'ODER, et nous devions construire des baraques pour les troupes et pour les hopitaux. Nous allions de plus en plus loin, par un froid glacial et l'on nous transportait matin et soir sur les plateaux de grands camions à remorque qui n'arrivaient pas à monter les cotes verglacées. Il fallait alors sauter au sol, pousser les engins jusqu'au sommet de la côte, remonter, et recommencer quelques kilomètres plus loin. Le travail devenait de plus en plus pénible, la nourriture était inexistante et les S.S. étaient déchainés en raison de leurs revers militaires. En décembre 44 et en janvier 45, nous perdîmes beaucoup de camarades. La contre-attaque allemande dans les Ardennes et ses premiers succès claironnés par nos gardiens tua, moralement d'abord, puis très rapidement au sens propre du terme, énormément de camarades (et il en fut de même dans tous les camps) ce qui prouve combien le mental avait d'importance dans notre survie.

Le 31 janvier 45, en pleine nuit, nous fûmes jetés hors des baraques et dirigés vers le cantonnement des S.S.. Ceux-ci avaient, dans la journée, fait leur bagages et entassé des valises et des coffres sur un grand nombre de traîneaux. Accrochées à chaque traîneau, à l'avant trois cordes auxquelles nous dûmes nous atteler, et fouette cocher

On pourrait dire que ce fut là, déjà, une marche de la Mort, tant il y eut de pertes humaines. Mais en fait, nous n'avons pas marché tout le temps. Pendant une partie de la nuit, nous avons tiré les traîneaux, et les plus épuisés d'entre nous ont été abattus ou écrasés par les patins. Il y eut, dans la nuit un combat entre nos S.S. qui tiraient comme des fous, et ce que nous pensions être des troupes de l'avant garde russe. Beaucoup de camarades furent tués par balles d'origine indéterminée. Il est clair, en consultant la littérature de Guerre, que les Russes étaient encore relativement loin de nous ce 31 janvier 45. Alors qui tirait sur qui ?

Dans la matinée, des camions militaires nous récupèrent, et nous déposent dans une petite gare où tout paraissait bien calme, après les événements que nous venions de vivre. Wagon à bestiaux jusqu'à **BERLIN** où on attend sur une voie de garage, que le bombardement de la ville cesse. Puis départ du train qui entre dans le kommando **HEINKEL** peu éloigné du camp central de **SACHSO**. Là, grande pagaille, pas de place pour nous. Il fait très froid et nous restons dans la cour où des hommes sont rassemblés, nus, depuis plusieurs heures, dans l'attente d'un train qui doit les emmener vers un camp d'extermination. Il y a quelques Français, juifs, parmi eux, et ils n'en peuvent plus.

Le train arrive et les malheureux montent à 100 par wagon. Mais il y a un wagon de trop, et les S.S. pensent que c'est un bon moyen de désengorger le kommando que de remplir ce dernier wagon avec les derniers arrivés. Bien sur, comme il est arrivé des kommandos repliés de l'Est depuis plusieurs jours, nous sommes trop nombreux, et la décision tombe en deux secondes : les Français seulement. Alors là nous ne sommes plus assez, on ajoute donc les belges et, oh ironie, nous sommes 101. La machine allemande n'est pas satisfaite et il faut "sortir" l'un d'entre nous. Un officier de S.S. demande s'il y a un footballeur parmi nous. Il y en a un, semi-pro de **SETE**, mais habitué à ce genre de question stupide qui débouche sur un coup de revolver, il ne sort pas des rangs et personne ne bouge. C'est un déporté du Kdo **HEINKEL** qui vient au devant de nous et explique qu'il est effectivement prévu

un match de foot-ball organisé par les S.S. à titre de distraction (pour eux) entre une équipe allemande et une équipe française, et qu'il manque un joueur valide. L'ami **Louis** n'hésite plus, sort des rangs, et nous grimpons dans le wagon. **Louis** a joué le match dont il a oublié le résultat, il a fait l'évacuation du kommando et a été délivré in extremis par les Anglais.

Quant à nous, notre train quitte **HEINKEL** au moment où un nouveau bombardement se déchaîne, et nous ne savons pas où nous allons.

C'est la fin de l'épisode **ORANIENBURG-SACHSENHAUSEN** qui aura duré presque exactement six mois.



Le camp de concentration de

FLOSSENBÜRG

Nous avons été immatriculés à **FLOSSENBÜRG** le 6 février 1945. Certains documents indiquent que nous sommes partis le 3 février 45 de **SACHSO**. Alors notre voyage aurait duré près de trois jours ? Possible, compte tenu de la distance, de la détérioration des voies ferrées et de la priorité donnée aux transports militaires. Mais franchement je ne me souviens de rien. Certes le souvenir de la promiscuité de 100 hommes dans un wagon, de l'énervement de certains, de la folie qui frappe les moins forts, de la faim, de la soif revient lorsqu'un camarade m'en parle. Mais je commençais à être au bout du rouleau.

Un train qui s'arrête, en pleine nuit, dans une gare microscopique, une halte qui ressemble à un jouet, oui je vois cette scène. On nous fait sauter des wagons, sortir les malades et les morts que l'on charge sur une charrette que l'on va tirer jusqu'au camp, tout là haut, à plus de 800 mètres d'altitude. Je ne sais pas où sont passés les 24 premiers wagons du convoi. Ils ne sont peut-être pas venus jusqu'à **FLOSSENBÜRG** ? "ON" dit qu'il y a eu 37 morts parmi nous. Je n'y crois pas. Peut-être une dizaine ?

Un mot sur la classification des camps. Bien entendu très peu de personnes connaissaient l'existence des camps, et, parmi elles, peu savaient ce qui s'y passait (sauf, peut-être les Français qui, internés à **COMPIEGNE** attendaient d'être déportés ?) Les noms des camps étaient inconnus et c'est seulement après avoir vécu quelques mois au camp, et parlé avec des détenus venant d'ailleurs que l'on apprenait qu'il y avait diverses catégories de camps. Les camps d'extermination immédiate tels que **AUSCHWITZ**, **BELZEC**, **CHELMNO**, **MAJDANEK**, **SOBIBOR** et **TREBLINKA**, tous situés en **POLOGNE**, étant hors classement, une directive de **HIMMLER** datant de fin 42, avait classé les Camps en trois catégories. Dans les camps de 1^o catégorie, on mettait les condamnés à des peines légères, des personnes importantes susceptibles de servir de monnaie d'échange, des gens "pas trop" ennemis du Grand Reich. Y figuraient, entre autres, **DACHAU**, **BUCHENWALD** et **SACHSENHAUSEN**. Curieusement ce sont ces camps, libérés les premiers par les Alliés, qui sont les plus connus du public, et qui devinrent les symboles de l'**HORREUR**. C'est vers ces camps que sont partis la majorité des convois de Résistants français qui transitaient par **COMPIEGNE**. Une seconde catégorie contenait les camps plus durs où l'on devait interner les ennemis du Reich que l'on pouvait espérer " *politiquement récupérables* ". La troisième catégorie se limitait à deux camps : **MAUTHAUSEN** et **FLOSSENBÜRG** où l'on internait les " *irrécupérables* " qui devaient disparaître non sans avoir été exterminés par le travail. S'il y a eu quelques convois au départ de **COMPIEGNE** vers **MAUTHAUSEN**, il n'y a eu, par contre, aucun convoi direct de **FRANCE** vers **FLOSSENBÜRG** et c'est la raison pour laquelle ce camp est peu connu en **FRANCE**. Pourtant il y est passé 100.000 détenus, dont 15.000 femmes. Parmi ces détenus 4.454 Français et 861 Françaises. Ce camp de **FLOSSENBÜRG** était un " *second camp* " : on y était envoyé en fin de parcours. Bien sur il faut, comme toujours, modérer ces appréciations. Chaque camp avait de nombreux kommandos et certains étaient très durs. Nous l'avons vu plus haut : deux kommandos du même camp de **SACHSO** : **TREBNITZ** et **KUSTRIN** distants de quelques dizaines de kilomètres avaient des régimes très différents. De même, à **BUCHENWALD**, considéré comme un "bon" camp il y avait un kommando appelé **DORA** qui était atroce.

Tout ceci pour vous situer, a posteriori, le camp de **FLOSSENBURG** dont je n'avais jamais entendu parlé, lorsque j'y ai débarqué le 6 février 1945.

Je passerai sur l'accueil au camp. Même type de quarantaine qu'à **SACHSO**, mais en plus dément. C'est la fin de la guerre : S.S. et kapos le savent, enragent et ont peur de l'avenir; alors ils sont fous, ils crient, ils tapent, ils tuent. Le camp situé juste à la frontière tchèque est plein à craquer. Construit en 1938 pour 3000 détenus, et agrandi pour en accueillir 4000, il reçoit des déportés de tous les camps qui se replient devant les avances russes et alliées. Nous sommes près de 20.000. Cela veut dire que l'on couche à 17 par chalit : 5 par étage (la "couchette" mesure 70 par 180 cm) et deux sur le sol, glissés sous le premier niveau.

Après la quarantaine, alors que mes camarades de **TREBNITZ** sont désignés pour des kommandos extérieurs, je reste au camp central, affecté à une baraque dont je ne me rappelle plus le numéro. Le camp est construit contre la montagne, et chaque baraque est à un niveau différent, il faut grimper les marches d'un escalier en granit dont la construction a coûté la vie à des centaines d'hommes pour atteindre sa baraque. Entre chaque niveau il doit y avoir une dizaine de marches. Sortant épuisé et hébété de la quarantaine, et tentant de trouver "ma" baraque, je monte les marches, lentement, en m'arrêtant souvent pour souffler, lorsque je croise un détenu portant le "F" des Français et un numéro dans les 10,000 ce qui prouve son ancienneté. (J'ai hérité du 4 5 6 2 3). Persuadé que pendant la durée du voyage et de la quarantaine, les Russes ont foncé sur **BERLIN**, je lui demande s'il a des nouvelles de la bataille et si la guerre est finie ? Il me toise comme si j'étais complètement fou, et louchant sur mon numéro m'indique qu'ici, il ne faut parler ni politique, ni religion, ni guerre et qu'il faut surtout passer toujours inaperçu. Sonné par ce sermon peu aimable, je repars quand il m'arrête, sans doute calmé et gêné de sa réaction, et me demande pourquoi je posais une telle question sur la guerre. Il découvre alors des nouvelles qui étaient inconnues au camp, s'en réjouit bien évidemment, et finit par me faire subir un véritable interrogatoire : résidence en France - études - là il tique sur le mot étudiant, et encore plus quand j'ajoute étudiant en math. Il demande alors : Sorbonne ? , et je réponds : non, je venais d'être reçu à l'X quand j'ai été embarqué. Il se jette sur moi et m'embrasse en disant " *Nom de Dieu, un conscrit* " (sic) et se présente **THIERRY d'ARGENLIEU**, promo 39. Tu sais, me dit-il nous sommes plusieurs ici, depuis huit mois, et pas trop mal organisés. As-tu besoin de quelque chose ? . Je réponds : oui, j'ai faim. Attends me dit-il, mon groupe a eu un colis ce matin, je vais voir s'il en reste quelque chose. Il disparaît et revient avec un demi morceau de sucre, chose que je n'avais pas vue depuis plus d'un an. C'est là qu'il m'a sauvé la vie pour la première fois, car en dehors de la nourriture en elle-même, c'est le réconfort moral qui a beaucoup compté. Je n'étais plus seul, et il y avait dans le camp, des Anciens, donc de l'aide.

THIERRY m'a dit qu'il essaierait de me faire affecter à sa baraque mais il n'y est pas arrivé. Il m'a demandé combien de temps je pouvais encore tenir et je lui ai répondu : dix semaines (j'ai été libéré le 23 avril, c'est-à-dire dix semaines après notre conversation - et, lorsque de retour en France, je rencontrais **THIERRY** il racontait l'histoire à tout le monde en prétendant qu'au lieu de faire l'X j'aurais mieux fait de me faire **DOYANT**). Il m'a aussi dit : essaye de rester au camp, ce sera mieux pour le drame qui se jouera à la libération, mais si tu es désigné pour un kommando, surtout ne va pas à **HERSBRUCK**. Croyez-vous vraiment que l'on ait eu la possibilité de choisir ? Qui plus est, j'ignorais ce qu'était **HERSBRUCK** et ce qui s'y passait. En fait, on y fabriquait des fusées, dans des tunnels creusés dans la montagne et le pourcentage de morts était effarant : l'effectif était renouvelé tous les deux ou trois mois, et 71 % des Français qui sont partis à **HERSBRUCK** y sont morts.

Evidemment, quelques jours plus tard, j'ai été désigné pour **HERSBRUCK**. Prévenu à l'appel du soir que l'on partait après l'appel du lendemain matin, je n'avais plus qu'à prendre le risque de sortir de ma baraque après l'appel pour tenter d'aviser **THIERRY**. J'y suis arrivé, mais le lendemain matin, on a appelé les "sortants" pour **HERSBRUCK** et j'en étais. Descendre les escaliers, difficile, car déjà épuisé au lever, mise en rangs par cinq sur la place d'appel. Le kapo qui compte, le *scharführer* qui recompte, la porte du camp qui s'ouvre, et en avant. Quelques dizaines de mètres plus loin, un officier S.S. engoncé dans son manteau de cuir noir fait stopper la colonne, et crie 4 5 6 2 3 . Toujours la même réaction de peur, je pense que ce coup-là, la balle est pour moi, et, non : sans même me regarder l'officier me hurle de retourner au camp, ce que je fais sans attendre mon reste. Il manquera un homme dans la colonne pour **HERSBRUCK** et je resterai à **FLOSSENBURG**.

Dans la soirée de la veille, **THIERRY** était descendu à l'infirmerie pour prévenir les médecins français que je partais à **HERSBRUCK**. Deux d'entre eux avaient les moyens de faire chanter deux médecins S.S. - ils en ont profité dans la nuit, et c'est le médecin lieutenant allemand qui m'a sorti du convoi. Les deux médecins français courageux qui ont sauvé bien d'autres personnes, ou aidé à mourir dignement et sans trop de souffrances beaucoup de camarades, sont toujours vivants. Ils ont témoigné au procès de **NÜREMBERG** et au procès de **DACHAU** (qui jugeait les criminels de **DACHAU** et de **FLOSSENBURG**). Ils font partie de notre association, mais je les vois peu parce qu'ils sont nettement plus âgés que moi et sortent peu, en raison de leur état de santé. Ils m'ont écrit toute l'histoire de la nuit où, à la demande de **THIERRY**, ils m'ont troqué contre une marchandise interdite. Je garde précieusement leur témoignage. C'était la seconde fois que **THIERRY** parvenait à me sauver la vie.

J'ai donc passé ces interminables semaines au camp central, changeant souvent d'*arbeitskommando* selon le gré des S.S. ou des kapos. J'ai riveté des ailes de **MESSERSCHMITT** dans l'atelier où d'**ARGENLIEU** et son groupe étaient planqués. Planqués, parce que même s'il n'y avait pas de carreaux aux fenêtres, il faisait moins froid qu'à l'extérieur. Planqués aussi, parce que, en mars, il n'y avait plus de courant électrique pour alimenter les machines ni de pièces détachées.

Mais je n'ai gardé ce job que deux jours. Il semble que j'étais voué à un métier de piqueur, car après la carrière de sable de **TREBNITZ**, je me suis trouvé affecté à la carrière de granit de **FLOSSENBURG**, et travailler le granit avec une pioche, ce n'est pas évident. ! ! ! ! Au démarrage du camp, en 1938, cette carrière avait un plan de charge énorme, dont le point principal était de fournir les éléments de construction d'un pont à **FRANCFORT-sur-ODER**. Les événements avaient bouleversé les projets et, en 44 l'objectif était la construction d'une statue de **HITLER** de 87 mètres de haut ! ! ! . En 1945, il paraît que nous devions découper des blocs pour refaire les bordures de trottoir dans les villes bombardées. Faute d'engins, ce travail ne pouvait être exécuté, et notre travail était sans but. Une partie du kommando attaquait, comme je l'ai dit, la muraille à coup de pioche, une autre partie du kommando transportait des blocs (extraits bien longtemps auparavant) sur une cinquantaine de mètres, pour en faire un tas, que l'on ramenait le lendemain à sa place. En fait, on "occupait" les détenus, en essayant de les épuiser. Le kapo de ce kommando était un "triangle vert" (droit commun) borgne effrayant à regarder qui était au camp depuis des années, et dont l'efficacité se jugeait au nombre de détenus tués dans la journée. Je ne l'ai jamais vu précipiter des déportés du haut de la route vers le fond de la carrière, mais il paraît qu'il l'a fait souvent et il a été condamné à mort, au procès de **DACHAU** en 46 pour plusieurs meurtres de ce type. Par contre, je l'ai vu frapper à coup de manche de

pioche, et ensuite épingle contre le sol par le côté pointu de l'outil, un détenu français qu'il avait au préalable abattu d'un coup de poing.

J'ai fait connaissance, à la carrière, d'un Français, petit mais râblé, de dix ans plus âgé que moi, qui s'avéra être un Inspecteur de Police d'une commune de la banlieue parisienne. Il avait d'abord été dans la " Coloniale " et savait se battre. Un tel ami, RAYMOND, était précieux dans cette jungle. De retour en FRANCE, il a raconté à mes parents, puis à mon épouse comment nous tentions de ménager nos efforts, et il insistait sur le fait qu'il n'avait jamais compris comment j'avais pu résister au jeu favori de notre kapo qui se déroulait ainsi : quatre déportés soulevaient un bloc de granit - un autre, moi en l'occurrence, devait passer à quatre pattes sous ce bloc que les quatre premiers essayaient de déposer le plus doucement possible sur mon dos. Il fallait parcourir quelques mètres et se débarrasser comme on pouvait de cette charge. Evidemment, j'avais l'impression que les vertèbres éclataient mais, chose curieuse, près de 50 ans après mon retour, je n'ai aucun ennui de dos.

Je pourrais parler pendant des heures et écrire je ne sais combien de pages sur ces trois mois passés à FLOSSENBURG. Vous trouverez beaucoup de livres racontant les appels interminables, sous la neige ou les bagarres pour la nourriture ou les brimades et humiliations infligées sans cesse par les kapos, les S.S. ou simplement les ethnies les plus représentées. Je crois que ce camp a atteint des sommets dantesques, et les médecins qui ont témoigné à **DACHAU** ont indiqué que en février et mars la moyenne journalière des décès avait atteint 100, avec, fin mars plusieurs journées à 300 morts, le plus souvent d'épuisement. Le crématoire ne suffisait plus, et fin mars/début avril, on entassait les corps " au carré " puis on empilait des morceaux de bois, du type traverse de chemin de fer, on remettait une rangée de cadavres et on recommençait l'opération. Les kapos versaient un liquide inflammable et on mettait le feu. Pendant les dernières semaines, une puanteur atroce flottait sur le camp.

Début avril, il s'est passé des événements que nous n'avons connus que par la suite. Pendaïon de neuf femmes dont trois Françaises, exécution de 19 officiers américains canadiens et français, tous S.O.E. puis le 9 avril, pendaïon de 7 des conjurés de l'attentat contre HITLER, parmi lesquels l'Amiral **CANARIS** et le Pasteur **BONHOFFER**.

Le 13 avril, miracle, après l'appel du matin, on ne part pas en kommando et on rentre dans les baraques. Les S.S. sont remplacés, dans les miradors, par des déportés allemands armés de fusils, chargés nous dit-on, de maintenir l'ordre en attendant l'arrivée imminente des Américains. Le soir même, les SS reprennent place dans les miradors et, le lendemain, on repart en kommando. L'explication sera connue après guerre. La Croix-Rouge Suédoise, qui avait déjà négocié le sauvetage de femmes déportées au camp de **RAVENSBRUCK**, avait conclu un accord avec **HIMMLER** pour aller délivrer, dans tous les camps, les déportés scandinaves, ceci moyennant des garanties pour l'après guerre. Une ambulance et une voiture marquées de la Croix Rouge se sont présentées au camp le 13 avril, mais le Commandant a refusé de libérer les détenus et de laisser l'ambulance entrer dans le camp. C'est cette ambulance que certains prétendaient avoir vue dans la cour, qui avait provoqué le début de panique chez nos gardiens.

Dans la semaine qui suivit, on évacua tous les grands hommes qui résidaient à **FLOSSENBURG**, mais hors du camp, dans des conditions bien différentes des nôtres : Léon **BLUM**, le chancelier **SCHUSCHNIGG**, le Prince de Hesse, des Généraux Allemands, Russes et Italiens, beaucoup de S.O.E. haut-gradés dont les deux

CHURCHILL (cousins entre eux mais sans parenté avec Winston) etc, et tout ce beau monde partit en voitures plus ou moins cellulaires vers **DACHAU**, puis vers le **BRENNER** où il y eut une libération assez épique (Lire : " *L'Irréductible WINGS* " de S.Smith - Edition Collins à LONDRES)

Pour nous, la semaine fut encore plus atroce, les S.S. et les Kapos étaient déchainés, et les déportés qui avaient cru en une libération rapide, se laissaient littéralement mourir. Le jeudi 19 avril a été un jour de travail forcé vécu dans l'angoisse et la peur de ce que serait la décision des S.S. lors de l'inéluctable libération du camp. Mais le 20 avril au matin, il n'y eut pas de départ vers les arbeitskommandos. Les 15000 déportés s'agitaient dans tous les sens dans un camp en pleine folie, circulant entre les baraques dont certaines étaient surmontées d'un bout de tissu blanc. Certains miradors aussi, arboraient un drapeau blanc. Etions-nous libres sans le savoir ? Hélas non, car au milieu des hurlements des kapos et des S.S. surexcités et paniqués à la fois, les commandements claquaient accompagnés d'une gigantesque distribution de coups de gummi et de crosse en vue de rassembler divers groupes dans un but inconnu des intéressés. L'épisode **FLOSSENBÜRG** se terminait, la Marche de la Mort commençait.

De FLOSSENBURG à CHAM

La MARCHÉ de la MORT

Il y a beaucoup de littérature sur cet événement qui dura trois jours. Les historiens allemands, en particulier, ont cherché à reconstituer la tragédie et surtout à en expliquer la motivation. Le commandant du camp (**KOEGEL** Obersturmbahnführer = Lieutenant-Colonel) reçut l'ordre des services de **BERLIN** d'abandonner le camp, et de rejoindre le front avec son bataillon de S.S. Totenkopf. Parallèlement, le commandant de **DACHAU** fut informé qu'il devait récupérer les évacués de **FLOSSENBURG** et envoya un émissaire à **KOEGEL**, qui avait déjà quitté le camp et qui ne sut plus s'il devait évacuer les déportés ou rendre le camp aux Alliés. **KOEGEL** demanda des ordres par radio, directement à **HIMMLER** et reçut le message, archivé en Allemagne et qui fut l'une des pièces à conviction du procès : "*Il n'est nullement question de rendre le camp. Le camp doit être évacué immédiatement. Pas un détenu ne doit tomber vivant entre les mains des ennemis..* Signé : **HEINRICH HIMMLER**, Reichsführer de la S.S."

KOEGEL exécuta les ordres : ce fut la *Todesmarsche*. Est-ce par remords, mais **KOEGEL** se suicida en 1946, le lendemain du jour où, reconnu par des agents de la C.I.C. alors qu'il portait l'identité d'un ancien détenu allemand de **FLOSSENBURG**, il avait été incarcéré à la prison de **SCHWANBACH**. (A noter que ses trois prédécesseurs au commandement de **FLOSSENBURG** eurent des destins tragiques : **WEISEBORN** se suicida en 1939 - **KARL** a été abattu par des déportés supposés russes, à **NUREMBERG** en 1945 - Seul **EGON**, condamné à la détention à vie, mourut chez lui, en 1974, après avoir purgé, seulement, 15 ans de prison à **SPANDAU**).

Bien sur, nous ignorions tous ces détails. Le 20 avril, dans la matinée nous étions tous rassemblés devant nos baraques, et il y avait une assez jolie pagaille et une belle trouille. Pour beaucoup, les S.S. allaient nous descendre à la mitrailleuse à partir des miradors. En fait, on appela d'abord les Israélites (peu nombreux), qui furent rassemblés sur la place d'appel, et disparurent, je ne sais où. Puis on appela les officiers russes. En principe les officiers étaient dans des offlags, mais les Allemands mettaient dans les camps de concentration les officiers supposés être des commissaires politiques. Eux aussi disparurent. Puis on appela les prisonniers, baraque par baraque pour faire des paquets d'environ 4000 hommes. Officiellement ce sont 14.793 hommes qui quittèrent le camp, en quatre colonnes parties à 9 heures, puis à 12 h. puis à 16 h. et enfin vers 17 h.

Une seule colonne, sans doute la 3^e forte de 4000 hommes, sous les ordres de l'Obersturmführer **PACHEN** (condamné à mort en 1946 et exécuté par les Américains) parvint à **DACHAU** avec un effectif de 2654 déportés, les autres ayant été éliminés en cours de route.

1527 hommes restèrent au camp, malades, impotents, grabataires. Il fallait vraiment être moribond pour rester au **Revier**, car même les typhiques partirent sur la route. Les médecins français qui tentaient d'exercer leur métier à l'infirmerie, avaient préparé une "planque" pour accueillir quelques Français. Les médecins étrangers en avaient fait autant. Il y avait donc des valides parmi les 1527, et, parmi ces valides, Georges **THIERRY d'ARGENLIEU** et ses 3 amis, **LEROGNON** (X39), **BOULLOCHE** (X34) et un autre, non X dont j'ai oublié le nom. **THIERRY** m'a cherché pendant quelques minutes pour m'entraîner dans sa planque, mais allez donc trouver un pyjama au milieu de 16.000 autres dans une foule hystérique ! ! Après la guerre, à chacune de nos rencontres, il se faisait le reproche

d'avoir été incapable de me trouver dans cette cohue démentielle.

Je crois que j'ai fait partie du groupe sorti du camp vers midi. On a touché une tranche de pain un peu plus épaisse que d'habitude et on est parti, sous la pluie et par un froid glacial. Ai-je dit que, à **FLOSSENBUERG** j'étais vêtu uniquement d'un pantalon et d'une veste rayés, sans manteau, sans chaussettes. J'avais un mûtze et des galoches.....et pratiquement chacun avait réussi à faucher un sac de ciment vide que l'on portait sous la veste, en plastron : ça grattait, mais ça protégeait un peu du froid, (entre - 10° et - 25° en février).

Le convoi s'étire et se traîne sur la route : à preuve : on a parcouru 87 kilomètres en 71 heures. Même si l'on tient compte de deux ou trois pauses de chacune une ou deux heures, cela donne une vitesse de marche qui n'atteint pas un kilomètre et demi à l'heure. On ne peut pas marcher plus vite, malgré les hurlements des S.S. Alors commence le jeu classique de ces sadiques qui tirent sur le dernier rang. Cela impressionne au début, et puis, on en a tellement assez, que ceux qui se retrouvent en queue, se moquent d'être tirés comme des lapins. Il y a ceux qui veulent s'entraider. Deux frères, polonais, je crois, se font descendre devant moi, sans raison, simplement parce qu'ils se tenaient par le bras. Parmi les anciens de **KUSTRIN**, un homme essaye de porter son père sur ses épaules. Epuisé, il rétrograde et quand ils arrivent au dernier rang, la mitraille crépète. De cela je ne fus pas témoin oculaire, mais je crois volontiers le camarade qui me l'a dit. Satisfaire un besoin naturel impose de se porter en tête de la colonne, et d'opérer assez vite pour avoir fini avant que la queue de colonne n'arrive; ceci en espérant que les marcheurs veuillent bien s'écarter et se dispensent de vous bourrer de coups de pieds au passage. Compte tenu du nombre de morts, il faut aussi, de temps à autre, s'arrêter car la charrette sur laquelle on a chargé les cadavres est pleine, et il faut creuser rapidement une fosse qui n'est donc pas repérée géographiquement, et dans laquelle reposent des inconnus, dont on ne prend même pas la peine d'arracher la bande matricule, pour savoir qui est mort. Bientôt les S.S. sont fatigués à leur tour, car ils portent leur barda sur l'épaule et leurs armes à la main. Ils offrent donc à un déporté de porter leur sac en échange d'une tranche de pain. Ceux qui essayent font dix mètres avant de s'écrouler. J'ai eu la chance de retrouver rapidement **RAYMOND**, et il me fait bénéficier de sa sagesse de vieux baroudeur. Veille à ne pas être dans les derniers, veille à ne pas être sur les flancs pour qu'on ne te demande pas de porter un sac, ne te fais pas remarquer par des mouvements brusques, bouge les lèvres si on nous dit de chanter etc,etc,...Mais surtout, lors des pauses, il m'empêche de me coucher au sol pour dormir : tu ne pourras pas te relever. Et le long de la route, il sait quelle plante on peut, à la rigueur, sucer pour apaiser sa soif, voire sa faim.

Nous descendons plein sud et traversons des villages dont les habitants se terrent. Des personnes âgées tentent de nous lancer une pomme de terre ou un quignon de pain, mais une rafale tirée vers leur maison les invite brutalement à rester chez eux.

Comment raconter ces trois jours ? On marchait " à l'énergie " avec des bruits de fond horribles : les rafales de mitraillettes, les gémissements des moribonds qui suppliaient qu'on les aide à se relever, alors même qu'on les regardait tomber dans la plus profonde indifférence hébétée. L'essentiel était de ne pas tomber soi-même.

Fatalement, parce que la colonne avance en accordéon, elle se scinde en plusieurs tronçons, mais j'ai la chance de rester avec **RAYMOND** et d'autres Français. En tout, nous devons être

5 à 600 détenus. Les itinéraires varient aussi un peu autour du grand axe de marche, car dans la nuit, on se perd de vue. Dans mon groupe il y a des maquisards toulousains, qui, le 22 au matin décident de tenter de fuir, car on entend bien le bruit de la bataille et il serait stupide de se faire tuer quelques heures avant d'être libérés. Ils essayent de nous entraîner **RAYMOND** et moi, mais nous sommes trop faibles pour courir, et nous avons encore espoir que nos S.S. nous remettrons aux Alliés avant de se laisser faire prisonniers. Les malheureux Toulousains tentent le coup, se faufilent entre les S.S. qui marchaient à côté de nous le long de la colonne, mais n'évitent pas le second cordon, certes moins dense, mais accompagné de chiens qui donnent immédiatement l'alerte - et c'est le carnage.

En début de matinée du 23, nous faisons halte, et on nous parque dans une carrière (encore), une gravière située le long de la route, haute de plusieurs mètres, et à laquelle on ne peut accéder que par une brèche de trois ou quatre mètres. Quelle aubaine pour nos S.S. : ils nous font entrer à grands coups de gueule, et laissent seulement trois ou quatre des leurs pour garder l'entrée, pendant que les autres, je le suppose, se reposent. Les camarades tombent au sol et s'endorment immédiatement. **RAYMOND** et moi, et quelques autres français essayons de prévoir ce qui va se passer dans les prochaines heures ou minutes.

Vers 9 ou 10 heures du matin, nous voyons la brume se lever et découvrons par la brèche un petit hameau de trois ou quatre maisons où semblent flotter des drapeaux blancs. Puis soudain, passent sur la route, des grosses voitures surchargées d'officiers allemands dont certains, debout sur les marchepieds, n'ont pas eu le temps de mettre leur vareuse et s'agrippent à la portière d'une main, en tenant de l'autre bras une mitrailleuse. Ils hurlent des instructions ou des informations à nos S.S.. Nous ne comprenons rien, bien entendu, mais il est clair que c'est le début de la fin. Quelques russes foncent pour essayer de passer par la brèche et se font tuer immédiatement. Nos S.S. qui se reposaient rejoignent leurs camarades de la garde, et nous ordonnent de nous ranger sur la route par carré de dix rangs de dix hommes. C'est à qui n'obéira pas, mais, comme dans un troupeau apeuré les hommes hébétés, finissent par se rendre sur la route. Dès que le carré est formé, une mitrailleuse et non plus une mitrailleuse, crépète et dans les hurlements les hommes tombent. Un grand silence tombe sur la carrière puis quelques hommes se précipitent vers la brèche, pour fuir. La mitrailleuse crache à nouveau. Alors **RAYMOND** me dit : il faut essayer de filer, mais un par un, car ils ne tourneront peut-être pas la mitrailleuse pour un seul fugitif, alors qu'ils l'avaient fait tourner d'un demi-tour croyant à une évacuation massive. En quelques secondes, nous nous retrouvons une quinzaine de Français, mais il faut faire vite pour choisir son rang de départ. Chacun a peur de se faire tuer, mais a aussi peur que ses jambes ne le portent pas de l'autre côté de la route. Dix mètres à peine à faire, pour être dans les hautes herbes, et espérer que l'on sera suffisamment insignifiant pour que ces salauds de S.S. ne se détournent pas de l'exécution en règle qu'ils ont commencée. Vite **RAYMOND** dit : je pars en premier - je dis: je te suis, et ainsi de suite. Il se redresse, traverse la route, plonge et il ne se passe rien. Je le suis immédiatement et déclenche simplement un ou deux coups de revolver. Mais les autres ne passeront pas. Les S.S. n'ont pas tourné la mitrailleuse : ils les ont abattus à la mitrailleuse. Nous irons les enterrer le surlendemain - mais nous laisserons sur place les cadavres des deux servants encore crispés sur leur mitrailleuse bien installée au pied d'un arbre, et qui, effectivement prenait en enfilade les carrés qui se formaient sur la route.

Avant de dire suite et fin de l'histoire, je voudrais citer un paragraphe du **Journal Officiel** (Documents Parlementaires) du 8 juillet 1952. Une mission française avait été envoyée le long de "notre" route, pour tenter de retrouver les disparus et de leur donner une sépulture convenable. A deux pas de l'endroit que j'ai décrit plus haut, cette Mission a trouvé un cimetière contenant 600 cadavres inhumés par les Allemands sous la contrainte de la 3^e U.S. Army. Parmi ces six cents corps, il y

avait des morts français. Mais ce qu'il faut noter c'est qu'il n'y avait que 359 déportés abattus par balle; 49 avaient été matraqués à mort, 35 étranglés, les autres étant supposés morts d'épuisement. Nos S.S. avaient été au bout de leur mission. Lorsqu'ils n'ont plus eu de munitions ils ont procédé au genre de nettoyage qu'ils avaient l'habitude de pratiquer en Pologne ou en Russie.

RAYMOND et moi sommes maintenant dans de hautes herbes trempées de rosée. Nous sommes à quelques mètres de la route où le drame continue. Nous prenons le temps de respirer, et commençons à ramper vers le hameau où flottent les drapeaux blancs. Sur le chemin, devant les maisons, nous voyons des véhicules arrêtés et ces véhicules portent une étoile blanche qui, nous le pensons indiquent qu'il s'agit de l'Armée Russe. Pas franchement heureux, nous rampons donc vers eux : mieux vaut, sans doute, les Russes, que les S.S.

Nous mettrons près de trois heures, à plat ventre, pour rejoindre cette ferme, distante d'à peine un kilomètre de la route. Nous nous séparons de quelques mètres, pour diminuer les risques car on nous tire dessus. "On" ce sont les Américains qui voyant les herbes bouger ont peur d'un kommando de S.S. kamikaze, et ce sont aussi nos S.S. qui ripostent aux coups de feu qu'ils croient dirigés contre eux. En arrivant enfin à la ferme, nous ne trouvons personne. Nous nous jetons dans un hangar, pour nous reposer sur la paille, et trouvons des oeufs. Pour la première et la dernière fois de ma vie, je gobe un oeuf, et sur les bons conseils de **RAYMOND** arrête là le festin. Combien de camarades sont morts ce jour-là pour s'être, très relativement, goinfrés ? ? ?

Le calme étant revenu dans le secteur, nous voyons sortir d'un abri aérien installé dans la cour de la ferme, un couple de personnes âgées, suivi d'une foule d'individus qui étaient venus se planquer pendant la bagarre. Le fermier, arrogant, fonce sur nous et nous traite de voleurs, mais mon allemand s'est amélioré (surtout côté jurons et insultes) et je le remets en place. Il me propose un troc curieux en me demandant si l'un de nous parle anglais. Je lui réponds positivement et il m'annonce que, si je dis aux Américains qu'il nous a bien traités, il veut bien que nous restions dans sa ferme en attendant l'arrivée des Américains.. C'est ainsi que nous apprîmes que l'étoile blanche était l'insigne des Américains et non des Russes. L'atmosphère se détend et nous entrons dans la salle principale où règne le plus grand cirque. Outre les fermiers et leurs trois fils âgés de cinq à dix ans, il y a là une bonne trentaine de réfugiés allemands, fuyant aussi bien les Américains que les Russes. Le fermier déclare qu'il n'y a aucune chambre disponible, mais **RAYMOND**, se souvenant de ses fonctions policières, déclare péremptoirement : il nous emm... tu lui dis que nous réquisitionnons une chambre.

Avant que nous ne montions, péniblement, nous coucher arrive une jeep de la **French Liaison** et une de la 11^e **U.S.D.B.** C'est à qui nous donnera cigarettes et chocolat dont nous n'avons, hélas, que faire car notre estomac retréci a déjà beaucoup de mal à digérer l'oeuf gobé. Nous apprenons ainsi les nouvelles de la guerre et quelques détails sur notre libération. C'est **PATTON** qui fonçant pour délivrer **DACHAU**, avait appris l'existence de **FLOSSENBÜRG** et avait envoyé une petite colonne vers le camp central. Rencontrant des colonnes de déportés en cours d'évacuation, il avait lancé des petits éléments pour tenter de délivrer très rapidement les déportés à bout de forces. Le détachement qui nous a rejoint, était fort de quatre jeeps et d'un half-track, montés, en tout, par une trentaine de G.I's.. Ils ont, pratiquement, assisté à tout le massacre, mais ils ont cru que nos S.S. étaient plus nombreux et mieux armés et n'ont pas osé attaquer. Tout en les remerciant, nous leur avons fait amèrement remarquer que s'ils avaient attaqué une demi-heure plus tôt, ils auraient sans doute, sauvé des centaines de vies humaines.

Lorsqu'ils ont vu le monceau de cadavres, près de l'entrée de la carrière, les G.I.s ont fait évacuer le hameau le plus proche, puis ils ont, systématiquement démolit toutes les maisons,

une à une, à coup de canon de char. Ensuite, ils ont contraint les allemands à enterrer nos morts, malheureusement sans relever toutes les identités. Quant au Général **PATTON**, on dit qu'il s'est présenté quelques heures, plus tard à **FLOSSENBÜRG**, et a visité le camp pendant une heure. Puis il a été pris de vomissements et a exigé que toute la population du canton, hommes et femmes vienne visiter le camp, avant que l'on procède au " nettoyage sanitaire " puis que tous participent à l'enterrement des victimes qui a duré plusieurs jours. De nombreuses photos rendent compte de cet évènement.

Revenons à nous et à notre ferme. Nos amis français et américains repartent en nous promettant de nous envoyer des vêtements chauds et de la nourriture. Ils feront aussi le nécessaire pour notre rapatriement et se chargent de prévenir nos familles. La lettre effectivement envoyée par le Capitaine **BELLOUACQUE**, de la French Liaison arrivera chez moi, à **PARIS**le lendemain de mon retour !

Ils nous demandent d'être prudents pendant quatre ou cinq jours, parce qu'ils pensent qu'il y a encore des éléments de la S.S. ou de la Wehrmacht prêts à poursuivre la lutte dans le secteur et parce que le gros de la 3^e Armée n'arrivera qu'en fin de semaine. Ils refusent de nous donner une arme de défense et s'en vont.

Nous resterons dans cette ferme une bonne dizaine de jours et y reprendrons très rapidement des forces et du poids. Le 120^e U.S. Evacuation Hospital nous avait délégué des infirmiers qui n'ont pas jugé utile de nous hospitaliser à **CHAM**. Les hôpitaux et leurs annexes étaient pleins à craquer, non pas de blessés de guerre, mais de déportés mourants, la plupart d'épuisement ou du typhus. **RAYMOND** et moi pesions respectivement 41 et 40 kilos, ce qui nous classait dans la catégorie des obèses. Nos journées étaient occupées par de grandes toilettes dans le **REGEN** qui coulait le long d'un champ appartenant aux fermiers, et par de courtes promenades destinées surtout à retrouver les corps des camarades abattus sur la route ou morts en tentant, comme nous de s'en sortir. Bien sur, il y avait aussi beaucoup de corps d'allemands, et sans beaucoup de vergogne, nous fouillions leurs poches pour ramener quelques souvenirs.

Deux anecdotes reflètent, me semble-t-il l'atmosphère de peur qui régnait chez les Allemands et celle de décontraction qui régnait chez les Américains. La toute première nuit, trois jeunes filles allemandes nous ont proposé de " s'occuper " de nous, à condition que nous déclarions aux Russes, qui, dans leur esprit, n'allaient pas tarder à remplacer les Américains, qu'elles étaient nos petites amies, ce qui devait leur éviter le sort subi par leurs camarades dans les régions tchèques qu'elles venaient de fuir. Nullement intéressés, nous avons fermé à clef la porte de notre chambre, mais les filles ont dormi, sur le palier, contre notre porte, pendant plusieurs nuits pour se rassurer.

A l'inverse, vers la fin de notre séjour, deux immenses M.P. noirs se sont pointés dans la nuit, et ont demandé au fermier de monter me chercher. Descendu avec **RAYMOND**, j'ai eu droit aux tablettes de chocolat, aux rations K, puis les M.P. sont entrés dans le vif du sujet, et ont demandé s'il y avait des filles dans la ferme. Nous avons, bien évidemment repéré deux femmes dont la couleur des bas et la jupe grise trahissaient la profession de souris grise, et c'est sans trop d'hésitation que nous avons conduit nos M.P. vers elles. Bien sur, leurs papiers n'ont pas satisfait nos Américains qui les ont embarquées pour vérification. Lorsque nous sommes descendus le lendemain matin, elles étaient de retour, mais leurs regards ne trahissaient pas une énorme sympathie à notre égard.

Un petit retour en arrière pour voir ce qu'étaient devenus les autres colonnes. Nous avons vu que l'une avait atteint **DACHAU** avec 40 % de déchet. Une autre a été libérée sans trop de dégâts vers **STRAUBING**. Finalement ce sont les 2^e (la mienne) et 4^e colonne qui

souffrirent le plus. Les hommes qui ont fait partie de ces deux colonnes, parlent de la route de **CHAM** parce que cette petite ville est le chef lieu du kreis, parce que l'hôpital avait été installé là, et parce que c'est de là que partirent beaucoup de convois de retour. En fait, tout s'est déroulé autour de **UNTERTRAUBENBACH**, mais dans des conditions fantastiquement différentes, à quelques centaines de mètres près, selon le tronçon de colonne dans lequel on s'était trouvé par hasard.

Un bon camarade **FRANCOIS**, qui était encore à **BUCHENWALD** à la mi-avril, a d'abord fait l'évacuation de **BUCHENWALD** à **FLOSSENBURG**, où il n'a passé que cinq nuits (comme les 3000 autres déportés de ce convoi "fantôme"), puis il est reparti avec nous le 20 avril, pour être libéré à **UNTERTRAUBENBACH** le 23. Mais lui il était dans un autre tronçon de la même colonne. L'officier S.S. les a fait arrêter dans une forêt, dans la nuit du 22 au 23. Le matin au réveil, il n'y avait plus une sentinelle, tous les S.S. étaient partis, et les déportés se sont retrouvés libres, sans avoir entendu un coup de feu.

FRANCOIS a été libéré à **WULFING**, moi à **RIED-am-PFAHL**, deux hameaux de **UNTERTRAUBENBACH** distants de 2 ou 3 km l'un de l'autre. Nous ne nous sommes évidemment pas connus au camp, nous ne nous sommes pas rencontrés dans la colonne, et c'est à **PARIS** que 40 ans plus tard, nous découvrons, au hasard d'une conversation, que nous avons été libérés tous les deux à **UNTERTRAUBENBACH**, mais pas du tout dans les mêmes circonstances. Voilà pourquoi il est très difficile de répondre à des familles qui cherchent à savoir où, quand et comment est mort leur disparu.

Le RETOUR

Début mai, des G.M.C. conduits par des Français de l'Armée de **LATTRE** viennent "ramasser" les déportés rapatriables. Nous faisons de courtes étapes en camion, avec de fréquents arrêts, où, malheureusement il faut abandonner souvent des camarades. Puis (à **WURZBURG**, je crois) on forme un petit détachement de valides et semi-valides qui va être remis aux Américains pour rapatriement par voie ferrée.

Un camarade Cyrard, de **CLARENS**, et moi qui baragouinions suffisamment allemand et anglais, sommes chargés du convoi et des relations avec l'Armée d'une part, avec les Allemands d'autre part, car il faut assurer la subsistance, et souvent le coucher dans des villes bombardées, où ne restent debout que des hôpitaux...et des prisons. L'ami de **CLARENS** sera forcé d'abandonner, parce que trop faible et je ramène notre équipe qui fond à vue d'oeil, jusqu'à un camp de triage situé en Allemagne, à la frontière française que nous atteignons le 8 mai 45. Pendant ce parcours nous découvrons parmi nous 5 collabos ou S.S. français ou L.V.F. qui essayent de se camoufler et de rentrer en FRANCE avec nous. Mais ils n'ont pas eu le courage de se faire tondre, ils sont trop bien portants et certains portent sous l'aisselle la marque de leur groupe sanguin. Il y en a même un qui rêvait en Allemand ! ! ! ! Dès qu'ils étaient découverts, ils étaient interrogés par un simulacre de tribunal américain, et la sanction était ultra rapide.

Nous montons enfin dans un train vers **PARIS**. Il y a là une vingtaine de wagons à bestiaux dans lesquels voyagent des prisonniers de guerre, sous-officiers pour la plupart - et deux wagons où reposent à l'aise une vingtaine de déportés, encombrés de colis Croix-Rouge. A chaque halte, les prisonniers se précipitent vers nos wagons pour nous proposer leur aide. Si l'arrêt se prolonge ils nous prennent dans leurs bras pour nous aider à descendre sur le ballast. C'est touchant.

Le 8 mai, dans la nuit, nous passons la frontière, je ne sais où - mais nous apercevons un gigantesque feu d'artifice à quelques centaines de mètres. Le train s'arrête, et nous crions à nos amis prisonniers qu'il faut faire arrêter ce feu, car les allemands vont surement le repérer et déclencher un bombardement. C'est alors que nous apprenons que l'armistice a été signé le matin, et que nous ne risquons plus rien. Une délégation vient vers le train, les femmes sont en grande tenue folklorique (peut-être alsacienne ou lorraine). On nous offre du vin, du champagne, des gâteaux, toutes choses qu'il faut, parfois avec difficulté, refuser et que nous faisons remettre aux prisonniers de guerre, qui sont assez costauds pour supporter ces libations.

Le 11 **MAI** 1945, vers 1 heure du matin le train entre en Gare de l'Est, et c'est la fin de l'aventure.

Nous nous faisons une joie de ce retour à **PARIS**. Nous avions imaginé une réception émouvante. Chacun prétendait que, du train, on verrait d'abord la Tour Eiffel, à moins que ce ne soit le Sacré Coeur. Eh bien, non, nous dormions quand le train est entré en gare dans le plus grand silence et dans l'indifférence générale. Un galonné, sur le quai, a hurlé " *Tout le monde en bas, et en rangs par cinq* ". Nous avons vu bondir un sergent qui était dans le wagon suivant le nôtre et qui sans même saluer l'officier lui dit : on va d'abord faire descendre les

déportés qui sont dans les deux premiers wagons, et on les portera jusqu'au bout du quai (où Croix Rouge et Scouts s'affairaient) ensuite on verra. C'est ce qu'ils firent.

En bout de quai, nous fûmes magnifiquement aidés par ces bénévoles et conduits vers des autobus qui attendaient dans la cour. Pour ce faire il fallait traverser une foule silencieuse et anxieuse : des familles attendant un disparu. Mon oncle était dans cette foule, il put me suivre d'assez près pour se faire admettre dans le même autobus qui nous conduisit à l'**HOTEL LUTETIA**. Il y avait là un double contrôle : sanitaire d'abord, et des médecins s'occupaient des arrivants, et leur faisaient attribuer une chambre (où certains provinciaux passèrent plusieurs nuits, et où les grands malades attendaient une place au Val de Grâce ou aux Invalides) - policier ensuite, car la Sécurité Militaire faisait la chasse aux faux déportés et cherchait à recueillir des témoignages contre certains criminels de guerre.

Des panneaux entiers étaient recouverts de photos de personnes disparues et l'on était assailli par des braves gens nous présentant la photo de l'un des leurs, en nous demandant si on l'avait connu, s'il était vivant etc,...C'était très pénible.

RAYMOND et moi n'avions aucune envie de passer une nuit à **LUTETIA**, alors que nous habitions **PARIS**. **RAYMOND** avait hâte de revoir son épouse, et moi, je voulais partir avec mon Oncle qui avait si bien su me "piquer" à la Gare de l'Est. Pourquoi mon Oncle se trouvait-il là ? Tout simplement parce que la Croix Rouge avait accepté d'envoyer à nos familles un télégramme bref, un peu stéréotypé, donnant une date approximative de retour. Sachant mon Père cardiaque, je n'ai pas voulu prévenir directement et aussi brutalement ma famille. J'ai donc fait envoyer le télégramme chez un de mes camarades de taupe : **GIROUARD** dont j'ignorais qu'il avait été reçu à l'**X** (promo 44) qui a bien évidemment compris ce que j'attendais de lui. Il a prévenu mes parents avec ménagement, et les hommes valides de la famille ont fait le pied de grue un certain nombre de jours, aussi bien à **LUTETIA** qu'aux gares du **NORD** et de l'**EST**.

Bien entendu, les officiers ne voulaient pas nous laisser partir et nous promirent de nous libérer le lendemain dès que l'on aurait pu vérifier notre identité. Je leur fis remarquer que cette vérification pouvait se faire immédiatement, en pleine nuit, en téléphonant d'une part à l'**X**, et d'autre part au Commissariat de Police où **RAYMOND** avait exercé. Ce qui fut fait vers trois heures du matin. L'**X** m'a "dédouané" et je suis rentré chez moi, en promettant d'aller faire ma déposition à je ne sais plus quel bureau militaire dès que possible.

Je suis arrivé chez moi vers quatre heures du matin. Toute la famille était réunie.....et me regardait mettre deux heures pour avaler, à cette heure là, un steak frites auquel je rêvais depuis bien longtemps. J'étais, paraît-il, assez peu reconnaissable, d'abord parce que j'étais tondu, et surtout parce que j'étais frappé de ce que l'on appelle l'œdème des faméliques, ce qui me donnait une tête toute ronde. Malgré tout, j'avais repris une bonne dizaine de kilos et je peux considérer que j'étais en bonne forme par rapport à la majorité des déportés.

Après un petit mois passé à **PARIS**, chez mes parents, où, paraît-il je couchais au sol, incapable de supporter un matelas ni des draps, et où j'exigeais d'avoir toujours à ma portée un sac contenant du pain, des vivres et des cigarettes, je suis parti en convalescence en **BRETAGNE**, pendant que les cocons travaillaient au Ministère de l'Air. J'ai dormi 15 à 20 heures par jour, pendant des semaines. Le médecin du village venait chaque jour soigner mes plaies, et j'étais chouchouté outrageusement. J'avais presque récupéré mon poids, lorsque l'Ecole m'a rappelé pour partir, début septembre à l'Ecole du Génie de **SAINT -GOAR**.

Je crois que nous sommes rentrés à l'**X** à la mi-octobre ou fin octobre. Et c'est alors que la

Strass a découvert que je ne pouvais pas intégrer. L'Ecole était, bien entendu, redevenue militaire, or les Déportés étaient, de par la loi, dispensés de tout service militaire et présumés réformés. C'est le Général **BRISAC** qui a trouvé la solution, avec l'accord de la Direction du Génie. Je me suis engagé pour 3 ans, avec la promesse non écrite, que l'on accepterait ma démission deux ans plus tard. De ce fait, j'ai suivi les règles des militaires d'Active, et j'ai été nommé sous-lieutenant à la date de mon arrestation, et non pas au 1^{er} octobre de l'année de sortie de l'Ecole. La nomination ayant paru au printemps 46, le même J.O. me nommait lieutenant. Le Général **BRISAC** a accepté, comme il l'avait promis, ma démission au 1^{er} octobre 47.

Je garde de ma première année à l'X, un très bon souvenir du Commandant **BRUNET** qui était responsable de **LOURCINE**. Il m'a convoqué un jour, dans son bureau, et m'a dit : il y a deux anciens déportés dans l'Ecole : vous et moi. Je ne vous aiderai ni sur le plan disciplinaire ni sur le plan scolaire, mais pour tout autre problème, en particulier sur le plan santé ou moral, vous pouvez compter sur moi. Le commandant **BRUNET** avait passé bon nombre de mois à **MAUTHAUSEN** et c'est vers la fin de sa vie qu'il en a ressenti les conséquences. Il a pris sa retraite comme Général de Division ou de Corps d'Armée. Il est mort en 1988, après avoir été le Vice-Président de l'Amicale de **MAUTHAUSEN**, (en même temps que le Révérend Père **RIQUET**, ancien de **MAUTHAUSEN** décédé le mois dernier), ce qui m'a amené à le rencontrer assez souvent dans des réunions inter-camps. Il se souvenait très bien de notre promo dont il avait apprécié le "*dilettantisme*".

Parmi les camarades que j'ai cités dans ce récit, **PIERRE**, le Français d'**ASCHERSLEBEN**, est, à ma connaissance encore vivant.

PAUL, le belge de **TREBNITZ** a été libéré vivant, mais très malade. Hospitalisé à **SCHWERIN**, il a pu, en mai 45, correspondre avec ses parents pendant quelques semaines, puis la ligne de démarcation entre Russes et Américains ayant fait que **SCHWERIN** se trouvât, désormais, en zone **EST**, plus aucune nouvelle n'est parvenue. Les Russes ont renvoyé en **BELGIQUE**, dans les années 50, un certain nombre de cercueils, parmi lesquels se trouvait, d'après eux, le corps de **PAUL**. Mais ses parents avaient de bonnes raisons de ne pas y croire et sont morts persuadés que leur fils était prisonnier en **RUSSIE**.

LUCIEN, l'avocat, le seul Français de **TREBNITZ** avant que je n'arrive, a fait le même cirque que moi jusqu'à **FLOSSENBÜRG**. Affecté dans un kommando extérieur, il était dans un wagon qui a été brûlé au lance flammes, wagon qui, théoriquement, devait ramener ce kommando au camp.

Georges **THIERRY d'ARGENLIEU** est rentré vivant, et il est même venu à l'X nous *bizuter* en 1945. Curieusement il a, comme moi, travaillé dans le verre, mais nous étions concurrents, lui à **SAINT-GOBAIN**, moi à **B.S.N.** - cela ne nous a nullement empêchés de nous voir souvent. Il est décédé d'une crise d'urémie en 1964.

BOULLOCHE X 34, de **FLOSSENBÜRG** est rentré vivant, mais blessé. Après sa carrière dans les Ponts, il s'est lancé dans la politique, a été Ministre, et est mort en 1978 dans un accident d'avion, alors qu'il se rendait à un meeting politique, dans l'Est.

LEROGNON X 39, est rentré vivant, mais en mauvaise santé. Il s'est soigné longtemps avant de faire sa carrière dans les Télécom Coloniaux, puis d'entrer chez **THOMSON** dont il fut un des Directeurs. Il s'est longtemps occupé du Bureau des Carrières rue de Poitiers. Il est **Président** de l'Association des Anciens Déportés et Familles de Disparus du Camp de **FLOSSENBÜRG**, dont je suis le **Secrétaire Général**.

Un autre X était au camp, mais je ne l'y ai pas connu : **DOMENECH** de la 38, qui a fait une remarquable résistance, et s'est fait piquer par la Police avec un ordre de Mission, signé par lui-même au nom de...**DUNABLA** !!!!! **DOMENECH** est aussi

rentré mal en point du camp, et a fait plusieurs années de sana. On lui a conseillé de vivre en montagne et il a fait sa carrière à la S.N.C.F. à CHAMBERY.

RAYMOND a quitté la police à son retour, a tenu un café à PARIS, puis est parti se soigner sur la Côte d'Azur.

Alain **LEGEAIS**, un des médecins du *revier* qui a participé à mon extraction du convoi vers **HERSBRUCK**, a fait une brillante carrière de médecin militaire spécialisé dans la recherche médicale spatiale et a terminé Médecin Général Inspecteur. Il s'est aussi beaucoup occupé de la pathologie des Déportés. Il vient d'écrire ses aventures et il y a de quoi frémir lorsqu'on lit ce qui se passait à l'infirmerie du camp. Il a, à la demande des S.S. ranimé l'**Amiral CANARIS** le 9 avril 45, pour que celui-ci soit malgré les tortures subies, conscient pendant la pendaison de ses camarades conjurés en attendant sa propre pendaison qui fut particulièrement horrible (il a été pendu à une corde à piano). **LEGEAIS**, veuf depuis quelques années vit près de PARIS, dans une maison de retraite fortement médicalisée

Jacques **MICHELIN**, l'autre médecin, (neveu du "grand" MICHELIN) survit depuis des années à un cancer de la gorge et des cordes vocales. Eux deux et quelques autres médecins Français ont moins souffert physiquement que nous, dans les camps, parce qu'ils étaient à l'abri, et qu'ils ne participaient pas aux travaux forcés. Mais, moralement et psychologiquement il leur était insupportable de ne pouvoir exercer leur devoir (ils n'étaient admis que comme " *pfleger* " -infirmiers) et d'être contraints d'assister, voire de participer à des opérations faites par des médecins S.S. le plus souvent ivres-morts, ou par des kapos qui ne possédaient aucun diplôme médical.

Les 58 Français de **KUSTRIN** qui m'ont rejoint à **TREBNITZ** fin 44, ne sont plus que quatre. Ils se réunissent tous les ans, depuis leur retour, à **RICHELIEU** le second dimanche de Juin, et invitent traditionnellement le seul survivant des francophones qui les ont accueillis à **TREBNITZ**. J'y pars donc, samedi prochain avec mon épouse.

Et que devinrent nos gardiens, nos tortionnaires ? Sachez que 489 inculpés, en majorité S.S., mais aussi des kapos, ayant sévi à **FLOSSENBUERG** furent jugés par un Tribunal Allié, à **DACHAU**. Dix sept (seulement) furent condamnés à mort, et exécutés. Onze furent condamnés à la détention à vie, quatorze à des peines allant de 10 à 30 ans de détention. Puis les tribunaux de R.F.A. se mirent à poursuivre l'oeuvre de dénazification, en se limitant, bien entendu aux seuls allemands. Sur 6 millions de personnes mises en cause, 3 millions seulement furent jugées "coupables" et provoquèrent une enquête, les autres ne furent que suspectées. En 1987, 1112 inculpations pour "crimes nazis" étaient encore en cours d'instruction. Parmi les inculpés : quelques responsables de **FLOSSENBUERG**.

EPILOGUE

En 1958, le Congrès International du Verre se tenant à **MUNICH**, je m'y suis rendu en voiture, et ai consacré le week-end à un pèlerinage à **FLOSSENBURG**. J'ai facilement retrouvé le camp. Seules les baraques avaient disparu, brûlées par mesure sanitaire, peu de temps après la libération. Mais les soubassements en béton étaient toujours là, et en plein milieu de chaque base, on voyait un bout de tuyau tordu qui avait servi à alimenter l'espèce de vasque dans laquelle près de 1000 hommes étaient censés se laver chaque matin. Les autorités commençaient à aménager le "**Tal des Todes**" où fut érigée une pyramide avec les cendres des brûlés, une chapelle avec les restes de deux miradors, un cimetière et une allée d'honneur comportant une dalle par nationalité. Une plaque était apposée sur la cheminée du crématoire, indiquant le nombre de morts par nationalité, chiffres repris sur les vitraux de la chapelle accompagnés des Armes et Devises de chaque pays. Cette oeuvre s'est terminée en 1970 et, à chaque pèlerinage nous y faisons une marche silencieuse.

Mais revenons à 1958. Quittant le camp, j'ai essayé de retrouver la route de **CHAM**, et de la **Marche de la Mort**. J'ai été très étonné d'y arriver assez aisément grâce à la simple lecture des noms des villages traversés. Mais parvenu à **WETTERFELD**, non loin de **CHAM**, j'étais perdu, et les Allemands n'étaient pas très coopératifs dans ma recherche. C'est un jeune qui en écoutant ma description de la ferme, de la famille, de la rivière où nous nous étions baignés, m'a dit : vous deviez être chez les **BUCHER**, je veux bien vous y conduire si vous me ramenez à **WETTERFELD** ensuite.

Sitôt dit sitôt fait, je reconnais la ferme et les fermiers qui ne me laissent pas rentrer et prétendent qu'il n'y a jamais eu de déportés chez eux. Au bout d'une heure, comme j'explique un détail d'aménagement qui a changé, c'est la fermière qui dit à son mari ; je crois que cet homme est vraiment venu chez nous, à cette époque là, mais il y avait tellement de réfugiés ! ! ! Et je me fais vider.

En 1962, je décide un camarade de **COGNAC**, **FERNAND**, à venir avec moi, en voiture à **FLOSSENBURG**, et nous partons, avec nos épouses. Mais cette-fois ci, j'ai prévenu l'adjoint au Maire de la ville de **WEIDEN**, lui-même ancien déporté au camp de **FLOSSENBURG** (complot contre **HITLER** du 20 juillet 44) et lui ai demandé de faire en sorte que je puisse visiter "**MA**" ferme. A notre arrivée à l'hôtel de **WEIDEN**, l'adjoint au Maire vient prendre un café avec nous et me confirme que tout est en ordre pour le lendemain, au Camp, et pour le surlendemain, chez les **BUCHER**.

Effectivement, au camp, la porte est ouverte et un gardien nous salue bien bas. Le Drapeau Français flotte sur le mât qui fut, jadis, le gibet et un autre drapeau a été mis en place dans la chapelle. La stèle des Français a été fleurie. C'est très émouvant. Le problème se corse lorsque j'ai la prétention de jeter un coup d'oeil à la carrière, exploitée maintenant par des civils, et où travaillent une trentaine d'ouvriers surveillés par un contremaître ou un chefaillon, installé dans un ancien mirador. La classique barrière allemande à rayures noires et jaunes barre l'accès, mais bien évidemment nous passons quand même et, à la stupéfaction des ouvriers, **FERNAND** et moi visitons, émus, cette carrière où tant de camarades sont morts. Les ouvriers ont arrêté le travail et nous observent. Le contremaître leur hurle de reprendre le travail et finit par descendre de son mirador pour nous "engueuler". Malgré mes explications il soutient qu'il ignorait que cette carrière avait été exploitée par les S.S., alors qu'il a, visiblement l'âge d'avoir fait la guerre. Il finit par

caler, et nous tend la main, en prononçant l'habituel *entschuldigung*, et en nous autorisant à visiter. Inutile de dire que ni **FERNAND** ni moi, ne lui avons serré la main qui est restée tendue sous l'oeil plus ou moins goguenard des ouvriers...

Le lendemain à la ferme, changement à vue, par rapport à 1958. Dès l'arrivée de la voiture, les fermiers, en tenue du dimanche, nous accueillent au portail et nous font maintes civilités avant de nous inviter dans la grande pièce commune à prendre une sérieuse collation, avec tartes et vin blanc. Le Maire avait bien fait les choses ! ! ! ! ! Le fermier consent à m'expliquer que, à l'époque, on leur avait signalé qu'il y avait des camps de délinquants dans la région, et que ceux qui portaient un uniforme rayé étaient particulièrement dangereux. Il nous avait pris pour des "**bandits**". Nous n'avons pas relevé le propos, mais il faut savoir qu'à l'intérieur des frontières de l'Allemagne de 1940, il y avait 12 grands camps de concentration, dont dépendaient, dès 1943 plus de 1150 kommandos. Quel allemand pouvait ignorer cela ? et qui pouvait prétendre ignorer ce qui se passait dans les camps et dans les kommandos, alors qu'à côté des kapos, détenus comme nous, il y avait des *vorarbeiter* civils allemands ?

Deux des fils étaient présents. Ils m'ont dit : nous nous rappelons très bien de vous et de votre ami - vous nous avez pris notre chambre - si vous voulez y monter un moment pour faire revivre vos souvenirs, allez-y. Et ils m'ont laissé y aller, seul. Quand je suis redescendu, ils m'ont donné deux photos grand format. L'une représente la ferme. L'autre est un montage qu'ils ont fait faire. De la fenêtre de leur chambre, ils avaient vu notre fuite en 1945. Sur une photo prise de cette fenêtre, ils avaient tracé en pointillé l'itinéraire emprunté par **RAYMOND** et moi, pour atteindre leur ferme (que de zig-zags bien observés par ces gosses !) et ils avaient fait faire un tirage pour **RAYMOND** et moi. Bien sur, je garde précieusement ce souvenir assez émouvant.

Mes fonctions de Directeur Technique du Verre Plat, à **B.S.N.** m'amenèrent à beaucoup voyager, et, en particulier, à me rendre souvent en Allemagne où nous contrôlions une dizaine de verreries dont l'une est située à **WEIDEN**, à moins de 15 kilomètres de **FLOSSENBURG**. A chaque voyage, la voiture qui venait me chercher à l'aéroport de **MUNICH** ou de **NUREMBERG**, faisait le détour pour que je puisse passer un quart d'heure au camp, mais jamais un seul Ingénieur de l'usine ne m'a parlé du camp, ni manifesté l'intention de m'accompagner pour une courte visite. Pendant de nombreuses années, j'ai donc visité le camp, et assisté à l'évolution inévitable du site que d'aucuns auraient voulu transformer en station de sports d'hiver. Toute la "**Vallée de la Mort**" subsiste. Miradors et barbelés électrifiés, crématoire et chapelle sont toujours là. Mais les soubassements de baraques ont été utilisés pour la construction de villas, et cela me gêne de voir des enfants jouer aux endroits où nous subissions les appels.

Je n'ai participé à aucun Pèlerinage organisé par l'Association, car le nombre de visites que j'ai pu faire au camp, est bien supérieur à celui du plus fidèle des pèlerins. Et je préfère être seul devant mes souvenirs.

En 1991, le pèlerinage de l'Association groupait une trentaine de personnes, et il était prévu que, pour la première fois, "**ON**" tenterait de retrouver l'itinéraire de la *Marche de la Mort*. Seul problème : parmi les déportés inscrits, il n'y avait aucun survivant de cette Route de **Cham**. Comment retrouver les lieux dans ces conditions, et surtout, comment expliquer aux familles de disparus ce qui s'était passé pendant ces trois jours d'avril 1945. Alors, **FRANCOIS** et moi avons accepté, au dernier moment de rejoindre le groupe. Dans un salon de l'Hotel à **FLOSSENBURG** devant le Maire et sa femme, j'ai projeté la cassette que j'ai montée à partir des films pris en 58 et en 62, et j'ai raconté ma propre histoire.. Deux de nos camarades, alsaciens, se chargeaient de traduire en simultané, mon commentaire à

l'intention des allemands présents, qui semblaient pétrifiés, mais m'apportaient des précisions intéressantes du fait de leur connaissance des lieux et parce qu'ils avaient entendu les histoires racontées par leurs parents ou grands-parents, lesquels n'avaient pas forcément été Nazis ni S.S.. Au cours du repas qui suivit, le Maire me demanda copie de ma cassette, et de l'enregistrement audio fait par un camarade. Puis il offrit de nous aider à maintenir le " Souvenir ". Il fait beaucoup pour l'entretien du Camp et assure le contact avec les Maires des autres communes situées le long de la route, pour faire entretenir tombes et Monuments. Et nous lui avons demandé de faire mettre des bornes le long des 87 kilomètres, pour jalonner notre itinéraire, comme l'on a jalonné, en **FRANCE** la Voie de la Liberté. Le fera-t'il ?

FRANCOIS et moi,avons ensuite pondu, photos à l'appui, un véritable guide, hameau par hameau, pour tous ceux qui veulent retrouver trace de cette Marche, et dès 1992, le **Pèlerinage** en a suivi l'itinéraire. Le Pèlerinage 93, qui part en juillet prochain effectuera également ce trajet, avec nos commentaires enregistrés.

Lors de mon long exposé en 91, j'avais la gorge serrée, et quand j'ai parlé des camarades qui tombaient autour de moi, j'ai "lâché" bien involontairement, un fait qui m'est arrivé le second jour de la Marche. Un Français qui marchait quelques rangs devant moi, est tombé et est resté au sol. Il demandait qu'on l'aide à se relever prétendant qu'ensuite il retrouverait la force de marcher. Personne ne l'a aidé, et les déportés s'écartaient pour l'éviter. Quand je suis arrivé à sa hauteur, il a saisi le bas de mon pantalon pour s'accrocher, et je l'ai fait lâcher en frappant sa main avec mon pied. Quand il m'arrive de rêver, ce souvenir de lâcheté me hante. Lorsque j'ai raconté cela, il y eut un moment de silence, puis j'ai eu le soulagement d'entendre un camarade me dire : mais tu as fait ce que nous aurions tous fait, et il n'y avait rien d'autre à faire .Si tu t'étais baissé pour l'aider tu serais tombé, toi aussi, tu n'aurais pas pu te relever, et il y aurait eu un mort de plus. Et celui-là, **CAILLE**, s'il n'avait pas fait la route de **CHAM**, savait de quoi il parlait, car il avait passé trois mois à **HERSBRUCK** et avait fait une évacuation, presque aussi tragique que la notre. Cette absolution, venant 47 ans après les faits m'a fait d'autant plus de bien, qu'il y avait dans le groupe un autre déporté qui était resté au camp, parce que malade - qui entendait pour la première fois mon histoire - qui, lui, est Père Jésuite et qui m'a aussi très gentiment dit : dors tranquille, tu ne pouvais rien faire d'autre, l'homme n'aurait certainement pas fait un pas de plus.....et toi non plus.

Finalement quel fut le bilan de la **Todesmarsche** ? Grâce aux archives américaines, aux informations recueillies sur place par les différents commandements alliés on a pu lors du procès des responsables, établir une fourchette comprise entre 5700 et 7400 morts sur les 14793 qui ont quitté le camp le 20 avril. L'écart vient de ce que nul ne saura jamais combien de personnes ont été jetées dans les fosses communes, nul ne saura combien de corps ont été enterrés par des paysans qui trouvaient trace d'une exécution en masse dans un champ, et qui avaient peur que les Alliés ne les tiennent pour responsables. Nul ne sait combien de déportés sont morts, parfois sans même savoir qu'ils étaient libérés, au pied d'un arbre où ils s'étaient effondrés. On ne comptabilise pas ceux qui sont morts après le 23 avril, dans un hopital allemand ou dans un hopital de campagne américain : le poète Robert **DESNOS** qui était au kommando de **FLOHA** est mort d'épuisement à **TEREZIN**, quinze jours après notre libération.

En gros,cela veut dire que à chaque heure de marche,il y avait 100 morts,soit plus de **1,5 mort chaque minute** ! ! ! !

Cela veut dire aussi qu'un homme **mourait tous les 12 mètres**.

Je voudrais vous dire pourquoi, en dehors de ma propre histoire, je détiens tellement

d'informations sur le camp de **FLOSSENBÜRG**. Tout démarre en 58. Pour une banale opération de hernie, l'analyse sanguine préopératoire fait apparaître une anomalie techniquement inadmissible dans le corps humain. Donc on recommence plusieurs fois pour chercher l'erreur, et un médecin qui savait que j'avais été déporté, finit par me demander si j'avais subi des piqûres expérimentales.

Bien sur, cela nous est arrivé à tous, au camp, lors des séances d'*entlausung* (épouillage) : tout le monde à poil sur la place d'appel, et, pendant que les vêtements sont soi-disant étuvés, douche joyeusement alternée glaciale/brulante, dans une salle préparée pour être une chambre à gaz (mais qui, d'après les médecins français n'a jamais fonctionné en tant que telle) puis à la sortie de la douche, piqûre que l'on cherche à éviter (mais cela ne marche pas toujours) et on touche de nouveaux vêtements au moins aussi sales que les précédents, et toujours aussi pouilleux, avec la corvée de recoudre les bandes d'immatriculation. J'ai été piqué deux fois seulement, mais avec quoi ? Même nos amis médecins ne le savent pas.

On finira pas m'opérer, mais le médecin me conseille de voir le dispensaire des Déportés à PARIS. Depuis cette date, je suis, très militairement pris en charge par le Ministère des Anciens Combattants et, bien entendu, j'apprends l'existence des Amicales auxquelles je m'inscris sans être, loin de là, un membre actif. C'est au moment de prendre ma retraite, en 82, que je tombe par hasard, sur **LEROGNON**, déjà Président de l'Amicale, qui me réquisitionne pour faire partie du conseil. Impossible de refuser, après l'aide que **THIERRY** et lui m'avaient apportée au camp.

En 87 je deviens Secrétaire Général et suis chargé de la construction , au **Père LACHAISE** (97° division) d'une Stèle à la Mémoire de nos camarades disparus. Cette stèle sera inaugurée au cours d'une cérémonie fort émouvante, présidée par Jean **MATTEOLI**, ancien déporté de **NEUENGAMME** alors Ministre, devenu depuis Président du Conseil Economique et Social.

A peine avons nous savouré le succès de notre entreprise qu'un petit malin suggère que l'on fasse un annuaire des Français passés à **FLOSSENBÜRG**. Seuls, **DACHAU** et **SACHSO** ont publié il y a près de 20 ans un tel annuaire. La tâche m'en incombe et, depuis, j'amasse de la documentation. En particulier je dispose de livres très documentés (qui ont été traduits en français à l'attention de nos adhérents), consacrés par des Historiens allemands **Toni SIEGERT** et **Peter HEIGL**, au seul Camp de **FLOSSENBÜRG**.

J'ai une habilitation du Ministère de la Culture et une du Ministère des Anciens Combattants qui me permettent d'aller fouiller dans les archives, et j'entretiens une correspondance avec les Etats-Unis qui me permet d'obtenir copie des documents saisis au camp. Tout cela s'empile chez moi et j'ai lu ces documents, sans encore pouvoir rédiger un ouvrage, faute de temps. Car la partie principale consiste à retrouver les noms des Français et c'est seulement depuis quelques semaines que je dispose d'un ordinateur, capable d'exploiter le travail de saisie de données que j'ai pu faire exécuter par deux thésards, sous la haute surveillance de Professeurs de Sorbonne spécialisés dans l'Histoire Contemporaine - Seconde Guerre Mondiale. En contre-partie j'ai du aller "plancher" dans des lycées ou collèges, et même une fois à la Sorbonne mais le gros du travail de saisie est fait ; beaucoup de personnes le savent et je suis submergé de demandes de renseignements de familles (ou même du Ministère !) qui m'empêchent de travailler efficacement sur la partie historique de notre annuaire, et surtout sur la seconde phase qui n'est pas la moins importante.

Que sont devenues les 861 **Françaises** passées par **FLOSSENBÜRG** ? Elles appartenaient, en fait au camp de **RAVENSBRUCK** et n'étaient rattachés à notre camp que pour des motifs de proximité. L'étude de leur sort est entre les mains de l'Association de **RAVENSBRUCK** à laquelle nous avons fourni, bien entendu les informations détenues dans nos archives.

Que sont devenus les Français ? - 4454 Français sont passés par le camp - 526 ont été mutés vers d'autres camps. Sur les 3928 restant , 2289 (58,3 %) ont été enregistrés comme décédés jusqu'au 15 avril 45 , date à laquelle les registres n'ont plus été tenus correctement. Il faut y ajouter tous ceux dont, volontairement ou non les décès n'ont pas été enregistrés (et j'en connais personnellement trois, morts en mars 45). Il faut aussi ajouter les morts non identifiés de la période 15 / 20 avril et de la **Marche de la Mort**. Mais comment les lister ? Comment savoir ce que sont devenus les "mutés" ? Et comment savoir ce que sont devenus ceux qui ont regagné la **FRANCE** et qui, pour une raison ou une autre, ne se sont pas fait connaître à l'Association ? (Nous sommes un peu plus de 300 adhérents dont à peine 100 déportés).

Malgré les habilitations officielles, je me heurte aux règles de la C.N.I.L. (*Commission Informatique et Liberté*) à la décentralisation (les dossiers sont aux sièges des Régions , civiles ou militaires et non plus au Ministère) et aussi au fait que les Associations sont gérées par des bénévoles dont le plus jeune a, par définition, dépassé 70 ans ce qui implique une lassitude et un manque de disponibilité bien compréhensibles. Et pourquoi remuer tout cela si longtemps après ? Les gouvernements successifs ne tiennent pas à ce que ces histoires viennent raviver des dissensions entre Français et Allemands et nous font comprendre qu'il faut mettre une sourdine.

Mais on ne peut pas laisser dire ou écrire n'importe quoi par n'importe qui - d'où nos efforts pour faire connaître la vérité et pour tenter de faire taire les révisionnistes qui sont, en réalité des falsificateurs de l'histoire . Cette dernière expression qui clot mon long laïus n'est pas de moi, mais d'un célèbre historien, ancien de **BUCHENWALD** qui préside aux travaux de la Commission Historique de la Seconde Guerre Mondiale.



Robert **DENERI**
Chatenay-Malabry et Dinard
MAI 1993